

# Besprechungen = Comptes rendus

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **5 (1998)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.04.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## LITERATUR ZUM THEMA

### COMPTES RENDUS

### THEMATIQUES

CHRISTIAN POCIELLO  
**LES CULTURES SPORTIVES**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, PARIS 1995,  
287 P., FF 148.–

Si l'évolution du sport français, sa gestion par les institutions françaises et l'analyse qu'en font les chercheurs français ne vous intéressent pas (parce que, par exemple, vous êtes Suisse), le livre de Christian Pociello ne vous intéressera pas non plus car il ne décolle jamais du pays voisin pour essayer d'embrasser une réalité plus globale. Ajoutons encore que la bibliographie est spécialement mal établie, que de nombreux noms propres sont estropiés (A. Girès, J.-M. Larquet, E. Cantonna, J.-H. Lartiges, J. Vigot...), qu'enfin le terme de «culture sportive» n'est jamais définie et on en aura fini avec les critiques négatives. Le reste de l'ouvrage vaut effectivement mieux que ces défauts, on peut même le considérer comme un «classique».

Le projet de Christian Pociello de fonder une *science sociale des sports* est certainement pionnier, en France où il enseigne mais surtout en Suisse où, malgré les efforts du comité «Sport» de la Société Suisse de Sociologie, la sociologie du sport reste pour l'essentiel une marotte de chercheur, à laquelle on se dédie aux heures perdues. Pourtant le sport est un fait social total demandant une analyse plurielle et interdisciplinaire, la plus grande culture de masse contemporaine, un immense miroir des peuples et on ne peut que suivre Pociello quand il affirme que «le sport se révèle assez clairement comme un objet digne de recherche universitaire et de savoir

scientifique». (10) Il s'agit donc de produire une sociologie à la hauteur de l'importance du thème et de «cultiver sérieusement un terrain neuf, de rendre universitairement <digne> des objets de la culture alors méconnus – voire même méprisés – par les universitaires». (12)

Mais le sociologue peut-il aborder autrement que *légèrement* une matière aussi connotée divertissante que l'est le champ sportif? Sachant le risque qu'il y aurait de renforcer «l'illégitimité» de cette discipline somme toute naissante, le livre, peut-être pour faire sérieux, vise un statut d'encyclopédie du sport – à la base du projet, il y a un article de Pociello pour l'Encyclopédie *Universalis*. Mais il prend ainsi la forme d'un catalogue de recherches sur les pratiques sportives, analysées selon diverses disciplines et il manque au lecteur une perspective générale – une véritable sociologie du sport – qui permettrait de relier les articles épars constituant l'ouvrage et d'en comprendre l'unité et le «sens». Pociello, au risque parfois de distraire le lecteur de l'essentiel de son propos – la construction d'une nouvelle «discipline sportive», la recherche sur le sport – multiplie les approches, sociologiques – étudiant les divisions de classes des pratiquants, la division sexuelle des plaisirs sportifs – économiques, psychologiques, voire psychanalytiques... Ce choix de compilation entraîne de nombreuses répétitions que l'auteur pouvait éviter. Contrairement à ce qu'il se propose en conclusion, la «maîtrise de la complexité» n'est pas son fort! Reste que Pociello assume son statut d'encyclopédiste avec bonheur, que l'écriture n'est jamais pesante et que l'on se retrouve, en fin de compte, avec une grande envie de contribuer, quelle que soit notre familiarité avec le sujet, à cette salutaire entreprise de réhabilitation de la recherche sportive.

Le travail de Pociello est novateur, il n'oublie cependant pas ce qu'il doit aux travaux des grands fondateurs de la discipline, Roger Caillois sur le jeu et le vertige, Norbert Elias sur la violence et la «civilisation» par le sport, Michel Bouet sur la «signification du sport» ou Bachelard sur le «rêve sportif», ni ce qu'il a appris en lisant *L'Equipe!* Par contre, on remarquera le décalage entre le livre, très ancré dans la réalité du début des années 90, et l'état du champ sportif contemporain: sous l'influence des nouveaux sports «déréglementés», la notion de «performance» a évolué d'un sens entrepreneurial à celui d'exploit et de gratuité, mais Pociello n'en tient pas compte. Pour un livre publié en 1995, on regrettera donc que le sport alternatif – *fun*, glisse, «hors-piste urbain»... – ne soit traité que marginalement alors même qu'il pilote depuis dix ans les nouvelles tendances des «cultures sportives» et du marché sportif. Pociello reste en retrait de ce champ d'étude. Le lecteur devra, en complément, lire l'ouvrage de Alain Loret (1995) sur la glisse. Rien n'est dit non plus de l'actuelle *urbanisation* des passions sportives.

Cela dit, le livre de Pociello est une contribution importante, fondamentale même, à l'approche scientifique du sport, un livre dont le vœu d'être à la fois un manifeste pour l'étude universitaire du sport et un état des lieux des recherches menées actuellement tous azimuts dans le domaine est à l'origine à la fois des quelques défauts de fabrication et, surtout, des nombreuses qualités dont la plus grande est de ne pas mépriser intellectuellement le dernier vrai «champ de mythes» universel.

Yves Pedrazzini (Lausanne)

LUTZ EICHENBERGER  
**DIE EIDGENÖSSISCHE  
 SPORTSCHULE MAGGLINGEN**  
 1944–1994: 50 JAHRE IM DIENSTE  
 DER SPORTFÖRDERUNG

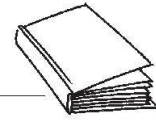
SPORTSCHULE MAGGLINGEN, MAGGLINGEN 1994,  
 230 S., FR. 39.–

Jubiläumsschriften sind immer Gratwanderungen zwischen positivistischer Geschichtsschreibung und kritischer Würdigung des Vergangenen. Lutz Eichenberger hat diese Gratwanderung auch in dem Sinn geschafft, dass diese Publikation das Interesse eines breiteren Publikums wecken wie auch die Bedürfnisse von Historikern befriedigen kann. Die Arbeit zeugt von solidem historischen Handwerk und vermag in der Einleitung einige interessante methodische Fragen aufzuwerfen. Sie distanziert sich auch von «Erinnerungen» ehemaliger Protagonisten der Eidgenössischen Sportschule. Die Publikation ist in vier Teile gegliedert.

Im ersten Teil geht der Autor auf die Grundideen zur Schaffung eines Zentralinstitutes für Turnen und Sport in der Schweiz ein. Diese Frage war auch immer ein Spiegel des politischen Verhältnisses zwischen Bund und Kantonen. Anhand des Beispiels Sport wird diese Frage exemplarisch dargestellt. Fazit dieser Zeit: «Von 1858 bis 1938 – während vollen acht Jahrzehnten also – fehlte offenbar der nötige Druck von Seiten der Turner und Sportler, der die politischen Entscheidungsträger zu konkreten Schritten gezwungen hätte. Die fehlende Verfassungsgrundlage lieferte den juristischen Vorwand, die Frage einer zentralen Ausbildungsstätte immer wieder zu erdauern.» (24)

Im zweiten Teil geht es um die eigentliche Entstehungsgeschichte der Sportschule von 1938–1949. Dieser Teil ist reich illustriert mit historischen Aufnah-





men. Wer an den Personen interessiert ist, welche die entscheidenden Impulse gegeben haben, findet eine Fülle von Informationen, unter anderem zur Wahl des ersten Direktors. Eichenberger scheut sich nicht, die Gründerzeit kritisch zu hinterfragen, wenn er anmerkt: «Schliesslich muss auch der Einfluss der nationalsozialistischen Bewegung in Deutschland aufgeführt werden. Die Jugenderziehung in der Hitlerjugend kannte vergleichbare Elemente: Gepäckmärsche, Zeltlager, Naturhaftigkeit, emotionale Appelle, Geländespiele oder Sport waren die tragenden Säulen jener politischen Jugendarbeit, die letztlich die jungen Burschen für den Einsatz als Frontsoldat vorbereitete.» (78) Zum Abschluss dieses zweiten Teils versucht Eichenberger eine Gewichtung der Faktoren vorzunehmen, die zur Schaffung der Sportschule geführt haben. Abgerundet wird dies mit impressiven Bildern aus einem privaten Fotoarchiv.

Der dritte Teil ist der Dokumentation der Sportschule von 1950–1993 gewidmet. Nebst einer Beschreibung der Entstehung der Anlagen (auch diese sehr schön photographisch dokumentiert) wird hier die Entwicklung der Sportschule als Ausbildungsstätte und Schule, als Kurszentrum, als Forschungsstätte und nicht zuletzt als Amtsstelle thematisiert. In diesem Teil kommen Statistiker auf ihre Rechnung. Von aktueller Bedeutung ist das Kapitel über den Wechsel der ETS Magglingen vom EMD zum EDI. Hier zeichnet der Autor die Gründe für den Departementswechsel von 1984 auf. Er zitiert unter anderem den ehemaligen Direktor der ETS, Dr. Kaspar Wolf: «Mit dem Einschluss der Mädchen und Frauen in die Förderaktion des Bundes, mit der zunehmenden Verlagerung des Sports in Richtung Erziehung, Gesundheit, Freizeitgestaltung liegt die Verwandtschaft beim «Kultusministerium» näher als beim Militär.» (188) Diese Lösung hat leider nur

14 Jahre gehalten. Die Geschichte wäre wieder neu zu schreiben.

Eine Fundgrube für Historiker und historisch Interessierte ist der Anhang mit Anmerkungen, Literatur- und Aktenverzeichnis. Wer auch immer in irgendeiner Weise mit Magglingen verbunden ist, wird die Publikation mit Genuss lesen und sei es nur im Wiedererkennen von Erlebtem.

Walter Mengisen (Bern)

## GUY GRAVIER, DOMINIQUE KELLER LE SKI

### ORIGINE ET EVOLUTION

EDITIONS CABEDITA, ST-GINGOLPH 1997, 157 P.,  
FS 39.80

Guy Gravier et Dominique Keller apportent à l'histoire du ski une étude sur l'institutionnalisation et la technique de l'enseignement du ski alpin en France. Cette thématique est traitée de manière systématique et est illustrée par de nombreux croquis et photos. Mais on peut regretter que le titre de l'ouvrage, *Le ski. Origine et évolution*, soit trop large, car l'originalité du texte ne concerne que l'école française et le ski alpin. Les auteurs semblent oublier qu'il existe d'autres facettes du ski, en particulier le ski nordique.

Ce même reproche peut être appliqué au premier chapitre, intitulé «Evolution de la technique et du contexte du ski en France», qui ne précise pas l'évolution des deux disciplines nordique et alpine bien distinctes aujourd'hui, mais autrefois liées. De même le développement touristique n'est traité que du point de vue des remontées mécaniques, alors qu'on oublie le rôle joué par les touristes anglais bien avant l'arrivée de moyens mécaniques.

Le livre devient véritablement original dans le chapitre II, lorsque l'institu-



tionnalisation de l'enseignement du ski en France est expliquée. Cette organisation est tout à fait particulière. En effet, en 1936, toutes les écoles de ski commerciales sont nationalisées et réunies dans l'Ecole nationale du ski français. Cette dernière fixe les programmes, s'occupe de la publicité et réglemente les prix des cours. En 1943, le Commissariat aux sports de Vichy reconnaît à l'école un caractère officiel. Au sortir de la guerre, cette école est réorganisée et devient l'Ecole nationale de ski et d'alpinisme (ENSA). Dès 1948, l'enseignement du ski est placé sous le contrôle du ministre chargé des Sports et seuls des titulaires d'un diplôme reconnu par l'Etat peuvent enseigner le ski moyennant rétribution.

Dès 1931, une «méthode française» d'enseignement du ski est mise sur pied. Cette école s'inspire de la méthode de l'Arlberg, mais dépasse certains aspects considérés comme trop timides. Emile Allais fut l'un des initiateurs, particulièrement grâce à son «virage aval» qui allait révolutionner l'enseignement du ski. D'autres courants innovateurs ont influencé la méthode française comme celui de Georges Joubert et Jean Vuarinet et leur méthode du «GUC-ski». Georges Joubert s'inspire des virages pratiqués en compétition pour les appliquer à l'enseignement et s'appuie sur la victoire olympique de Jean Vuarinet pour donner à sa méthode un poids considérable.

Différents courants d'éducation physique ont contribué au développement de l'école française comme la méthode suédoise qui privilégie la gymnastique corrective ou la méthode naturelle qui s'appuie sur des situations concrètes. Le côté pédagogique n'est pas non plus laissé de côté. Les auteurs font état des différents aspects pédagogiques et psychologiques qui traversent les manuels expliquant la

152 ■ méthode française.

Le quatrième chapitre présente les différentes méthodes d'apprentissage du ski (modèle mécanique, cybernétique, phénoménologique, dialectique, interactionniste...).

Les auteurs n'oublient pas non plus les interactions diverses qui ont influencé les méthodes d'apprentissage comme l'évolution de l'équipement, l'environnement, les facteurs culturels et socio-politiques, etc.

L'ouvrage se clôt par des réflexions critiques sur l'état actuel de la pratique du ski.

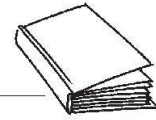
*Anne Philipona (Marsens)*

**DANIEL WILDMANN  
BEGEHRTE KÖRPER  
KONSTRUKTION UND INSZENIE-  
RUNG DES «ARISCHEN» MÄNNER-  
KÖRPERS IM «DRITTEN REICH»**

KÖNIGSHAUSEN & NEUMANN, WÜRZBURG 1998,  
160 S., FR. 27.70

Die Olympischen Spiele in Berlin von 1936 waren von ihrer Organisation und von der ihnen von der NS-Propaganda zugeschriebenen Bedeutung her eine perfekt angelegte Leistungsschau. Der Olympiafilm von Leni Riefenstahl überhöht die ideologisch wichtigen Aspekte nochmals und reinszeniert die Spiele unter Einbezug von Filmmaterial aus dem Training und von Nachstellungen. Im Buch von Daniel Wildmann geht es um die Geschichte dieser doppelten Inszenierung. In seiner Analyse der wichtigsten Filmsequenzen wird deutlich, wie nationalsozialistische Grundwerte in die sportlichen Wettkämpfe eingeschrieben wurden, die sich auf den NS-Alltag übertragen liessen.

Wildmann liest den Film als Quelle für das nationalsozialistische Selbstbild um 1936/38. Dabei bedient er sich ver-



schiedener aktueller theoretisch-methodischer Konzepte der Filmwissenschaft, der Kunstgeschichte, der Sportgeschichte, der Antisemitismusforschung. Eine besondere Rolle spielt das kollektive Gedächtnis in bezug auf die Antike, den männlichen Körper und die Olympischen Spiele. Im Zentrum der Studie steht die Frage, wie die vorbildlichen, männlichen Körper im Film konstruiert werden, was an ihnen verhandelt wird, welche politische Funktion sie haben und welches Riefenstahls filmische Strategien sind, um diese Körper vorzuführen – besonders im Zusammenhang mit den Argumentationsformen der nationalsozialistischen Ideologie. Im Film geht es fast ausschliesslich um männliche Körper. Wildmann versucht nachzuweisen, dass die Kategorie der «Rasse» im «Dritten Reich» die wichtigere Kategorie als «Geschlecht» war, ein Zuordnungskriterium, das in seiner ganz spezifischen antisemitischen Ausprägung letztlich über Leben und Tod entschied. Es wäre interessant, diese Hierarchie zu hinterfragen und der Bedeutung der Kategorie Geschlecht gerade auch im Zusammenhang mit der Unsichtbarmachung der Juden wie der Frauen nachzugehen.

Den Einstieg bildet nach einer kurzen Beschreibung von Riefenstahls Karriere und der Entstehungsgeschichte des Films die sakrale Überhöhung der Olympischen Spiele, die das Stadion zu einem heiligen Ort der Bewährung werden lassen. Dabei spielt die Bedeutung der Antike mit den Konnotationen Nacktheit, Reinheit und Wiedergeburt im kollektiven Gedächtnis eine Rolle, aber auch der gezielte Einsatz von Licht und Dunkel bei der Ankunft des Fackelläufers, der das Olympische Feuer entzündet.

Die zentralen Anliegen des Films werden an der Marathon-Sequenz verdeutlicht. Die Kamera konzentriert sich auf die kämpfenden Körper, denen sie

buchstäblich zu Leibe rückt. Wildmann zeigt, wie im Film ganz gezielt wichtige «arische» Eigenschaften männlichen Sportlern verschiedener Nationen zugeschrieben und diese dadurch besetzt und vereinnahmt werden. Ins Bild gesetzt werden die Muskeln der Läufer, die vom Willen gelenkt sind, womit der Wille zum Durchhalten und zum Sieg eine über den Wettkampf hinausgehende Bedeutung erhält. Eine ähnliche Bedeutung spielt die aufrechte Haltung der erfolgreichen Läufer, die auf ihren Charakter verweist.

Auch Schweiss und Erschöpfung kommen ins Bild, aber wiederum als Träger einer Bedeutung: Sie stehen für Dienst am Vaterland, für die Hingabe des Sportlers an seine Mission, die bis zur Selbstaufopferung geht. Mit der Opfer-Metaphorik knüpft der Film wieder an die Bilder an, die bei der rituellen Entzündung der Olympischen Flamme an Opfer denken lassen.

Die «Arisierung» auch der «fremden» Körper asiatischer und afrikanischer Abstammung in der Marathon-Sequenz hat über deren Aneignung und Unterwerfung unter eigene Konzepte hinaus noch einen weiteren Aspekt, an den Wildmann seine Hauptthese knüpft. Es geht um die Unsichtbarmachung des jüdischen Körpers, um dessen sportgeschichtliche, reale und filmische «Eliminierung». Die schwarzen oder asiatischen Körper werden entweder arisiert oder als «Naturwunder» bezeichnet, der schwarze Körper insbesondere gilt als Urzustand, von dem sich der Weisse durch die Überlegenheit des Willens abhebt. Der Konstruktion des perfekten arischen Männerkörpers steht der totale Ausschluss des jüdischen Körpers gegenüber. Die Anwesenheit der schwarzen Körper und deren Faszination können keinesfalls als «Beweis» dafür dienen, Leni Riefenstahls Film sei nicht rassistisch. Nicht der schwarze, sondern der «jüdische» Körper bildete den ideo-



logischen Gegenpol zum ««arischen» Körper. In der sorgfältigen Analyse der Unterschiede in der theoretischen Qualität zwischen «schwarzen», «jüdischen» und «arischen» Körpern liegt ein grosses Verdienst der Studie.

Der sakrale Gehalt der Filmbotschaft schliesslich zielt auf die ideale Verbindung von Körper und Geist im Sport und vermittelt die Inhalte der nationalsozialistischen Sporttheorie ungebrochen. Stichworte auf der symbolischen Ebene sind Hingabe, Opfer und Transzendenz, die Überschreitung der eigenen Grenzen als ritueller Tod des Athleten, in dem sein individueller Körper mit dem Volkskörper eins wird. Anreiz für den Sportler zur Selbstaufgabe ist ein symbolischer Tausch, der ihm Anerkennung und Macht verspricht. Die schönen Körper werden zu «begehrten» Körpern, zu einem neuen, «arischen» Männlichkeitsideal. Zugleich lässt sich anhand von Bild und Kommentar zeigen, wie der sportliche zu einem militärischen Wettkampf stilisiert wird.

Wildmanns Buch ist ansprechend aufgemacht, verzichtet jedoch – abgesehen vom Umschlag – auf Bildmaterial. Die sprachliche Leistung lässt sich daraus ersehen, dass man die Bilder nicht einmal vermisst. Sie würden vielmehr von der Argumentation ablenken, die Beschreibung und Analyse der Bildsequenzen auf eingängige Weise in einer Form dichter Beschreibung verbindet.

*Monica Rüthers (Basel)*

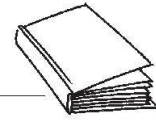
**CHRISTIANE EISENBERG (HG.)  
FUSSBALL, SOCCER, CALCIO  
EIN ENGLISCHER SPORT AUF SEINEM  
WEG UM DIE WELT**

DTV, MÜNCHEN 1997, 234 S., DM 29,90

Die Lektüre dieser Aufsatzsammlung verspricht auch denjenigen Vergnügen, die sich keineswegs für Fussball, aber für den modernen Sport als Massenkultur interessieren. Neun Beiträge thematisieren zehn Länder: Grossbritannien, Frankreich, Italien, Österreich, Deutschland, Russland, Argentinien, Brasilien, USA und Australien; dem fügt die Herausgeberin eine Einleitung bei, welche auf die Ausgangsfragen, die allen Autoren vorlagen, und einige Verbindungslinien in den Resultaten hinweist. Die leitenden Fragen richten sich, ausgehend vom englischen Ursprungsland, auf die Existenz allfälliger Vorläufer in den jeweiligen Volkskulturen, auf konkurrierende Sportarten, auf Organisatoren, Publikum, Impulse zur Internationalisierung und Professionalisierung, auf den Einfluss der Medien.

Die urtümlichen Vorläufer gewinnen in dieser Perspektive geringe Bedeutung: Fussball erscheint als höchst moderne Angelegenheit, die von den neuen bürgerlichen Eliten des 19. Jahrhunderts, von Studenten, angehenden jungen Geschäftsleuten, besonders aber von jungen Angestellten aufgegriffen und verbreitet wurde. Die auffällige, in mehreren der Artikel erwähnte Präsenz von Angestellten erinnert daran, dass dieser Sozialgruppe schon mehrfach eine besonders innovative Rolle bei der Propagierung neuer, massenkulturell geprägter Formen des Freizeitvergnügens attestiert wurde. In England erfolgte bereits seit den 1860er Jahren die Vereinheitlichung der Regeln und Spielweise des jungen Sports, andere Länder folgten ab 1890, wobei englischen Inspiratoren und Vorbildern eine zentrale





Rolle zufiel. Industriezentren und Hafenstädte mit ihren hochmobilen, international orientierten kleinen englischen Kolonien wurden zu Ausgangsorten der Verbreitung. Das hohe Ansehen, das den Vertretern der industriellen und kommerziellen Führungsmacht des ausgehenden 19. Jahrhunderts zukam, sorgte wie von selbst für ein gewisses Interesse bei den Einheimischen, die das neue Spiel von den Gästen kennenlernten.

Die Schweiz erhält übrigens im Band keinen eigenen Beitrag, wird aber im Zug der frühen Verbreitung des Fussballs mehrfach erwähnt, besonders im Aufsatz von Pierre Lanfranchi über Frankreich und Italien. Lanfranchi bezeichnet die Schweiz geradezu als «kleines England auf dem Kontinent» (46), was das Fehlen einer näheren Untersuchung nur um so bedauerlicher macht. Die international zusammengesetzte Studentenschaft am Zürcher Polytechnikum griff das Spiel offenbar besonders früh auf. Schweizerische Kolonien junger Kaufleute und Ingenieure in Frankreich traten als Vermittler des englischen Spiels auf.

Später als in England selbst folgte in anderen Ländern die Demokratisierung über das ursprünglich enge soziale Milieu von Spielern und Publikum hinaus. Dies war durchweg erst nach dem Ersten Weltkrieg der Fall, wobei der Krieg das Spiel enorm popularisiert zu haben scheint: hinter den Fronten fand es vielfach Verbreitung, als Ablenkung und Entspannung für junge Soldaten in den Ruhepausen zwischen den Gefechten. Die Popularisierung verband sich eng mit der Kommerzialisierung und Professionalisierung des Sports, was – entgegen manchen romantisierenden Mythen – ganz besonders für den aufkommenden «Arbeiterfussball» galt. Mit der Massenwirksamkeit des Fussball in den 20er Jahren erschien auch der Staat als Akteur auf der Bühne; grosse Stadien in den Städten entstanden. Erst die Preis-

gabe des Amateurstatus machte das Spiel überhaupt attraktiv für Spieler aus der Arbeiterschaft. Fussball hatte allerdings, besonders in Deutschland und auch in der Schweiz, gegen die Popularität des Turnens zu kämpfen. Die sozialistische Arbeiterbewegung nahm ebenfalls eine kritische Stellung ein und lehnte den Berufssport lange Zeit ab.

Im Zug der Instrumentalisierung des Spiels durch die Diktaturen der Zwischenkriegszeit verbindet sich die Fussballgeschichte, besonders in Deutschland, Österreich und Russland, mit den gesellschaftspolitischen Entwicklungen. Nationale Eigenheiten werden sichtbar, die sich längerfristig, nach 1945, allmählich abschleifen in den Wechselwirkungen von Kommerzialisierung, dem Aufstieg der modernen Medien und dem Massensport. Besonders interessant ist im übrigen der Blick auf die USA, wo der Fussball sich ganz ausgesprochen nicht durchsetzt. Starke einheimische Spieltraditionen standen dem offenbar wirksam im Weg; Fussball blieb in der Enklave der Immigrantenkultur stecken und kämpft bis heute mehr oder weniger vergeblich um die Gunst des grossen Publikums und der Medien. Das Kontrastbeispiel regt zum Nachdenken über die spezifische Bündelung von Faktoren an, die den weltweiten Siegeszug um die Welt eben doch nur beinahe, aber nicht restlos unwiderstehlich machten.

Die Orientierung der Artikel an einem nationalen Bezugsrahmen, dies sei noch beigefügt, lenkt den Blick auf die Herausbildung der grossen Spiele, der nationalen und internationalen Wettbewerbe, auf die Nationalmannschaften der verschiedenen Länder. Die Mikroperspektive fehlt dementsprechend, wenn auch in den Anmerkungen für Suchende auf eine Vielzahl derartiger Studien hingewiesen wird. Ob Mikro oder Makro: in der Schweiz ist von all dem wenig zu sehen; Sport als zentra-

les Element der kommerzialisierten Massenkultur ist ebenso wenig untersucht wie die übrigen Facetten dieses kulturell so überaus prägenden Entwicklungsstroms im 20. Jahrhundert.

Mario König (Basel)

**PIERRE ARNAUD, THIERRY TERRET**  
**HISTOIRE DU SPORT FÉMININ**  
 TOME 1: HISTOIRE ET IDENTITÉ  
 TOME 2: ÉDUCATION ET SOCIÉTÉ

ÉDITIONS L'HARMATTAN, PARIS 1996, 235 P. ET  
 272 P., FF 130.- ET 150.-

Cet ouvrage interdisciplinaire réunit un collectif d'auteurs (12 femmes et 22 hommes) pour la plupart issus des unités de formation et de recherche en Sciences et techniques des activités physiques et sportives (UFR – STAPS) des universités françaises. Quelques auteurs représentent d'autres pays, tels Gertrud Pfister historienne et professeur à la Freie Universität de Berlin. Ces textes, parfois disparates et de qualité inégale, regroupent l'essentiel des communications du colloque organisé par le Centre de recherche et d'innovation sur le sport de l'Université Lyon I en décembre 1994.

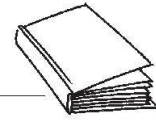
*L'histoire du sport féminin* décrit la lente progression de l'émancipation de la femme à travers diverses pratiques sportives. La recherche historique féminine – parfois féministe – s'applique ici à des sports féminins ou masculins qui se sont développés dès 1850 et durant l'ensemble du XX<sup>e</sup> siècle.

Les sports féminins sont à orientation esthétique, de «grâce» ou de «réflexe», selon les déterminants de C. Pociello: la danse (Nancy Midol), la natation synchronisée (Nicole Barraud), la gymnastique rationnelle de Desbonnet (Gilbert Andrieu), la gymnastique rythmique (Angela Teja), la gymnastique volontaire (Nicole

Dechavanne), le culturisme (Yves Travaillo). Les sports masculins sont par contre «énergétiques» ou de «force» tels la bicyclette (Jean-Paul Laplagne), le canoë (André Beaudou), le football (Laurence Prudhomme; Christine Menneson et Thierry Ebèle), le handball (Marie-Joseph Biache), l'aéronautique (Luc Robène), le catch (Christophe Lamoureux) ou le tennis de table (Jean-Marc Silvain, Michel Raspaud).

Une seconde distinction est établie entre les sports impliquant parfois la compétition, et toujours le risque et la prouesse, qui sont réservés, dès 1850, à la noblesse et à la haute bourgeoisie en tant que lieu de reproduction sociale et de mondanité (Pierre Arnaud), et l'éducation physique imposée par un discours mettant en valeur l'eugénisme où sera établi le lien entre beauté, santé, sensibilité évoluée et maternité (Gilbert Andrieu; Jacques Gleyse; Thierry Terret). Tout un discours normatif de l'éducation physique, fait par des hommes pour les femmes, incite celles-ci à pratiquer la gymnastique et renforce le modèle féminin traditionnel. Dès la fin de la première guerre mondiale, la chute démographique des hommes et le développement de l'industrialisation encouragent la femme et la jeune fille à pratiquer la culture physique dans le but de régénérer la race tant quantitativement que qualitativement. Pierre Arnaud défend l'idée que jusqu'aux années 50, la femme ne fait que s'identifier à l'homme au travers des pratiques sportives et que l'éducation physique n'est qu'une éducation physique masculine atténuée. Philippe Liotard va plus loin en disant «qu'une éducation physique propre à la femme est impensable, inconcevable, malgré la volonté de la constituer». (p. 211, tome 2). Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, la pratique féminine connaît une expansion remarquable et l'ensemble des sports se complexifie en





diversifiant ainsi les possibilités de pratiques. Au niveau scolaire, la féminisation des pratiques corporelles se confond avec une féminisation de l'éducation (Jean-Paul Clément).

Une autre manière d'appréhender cet ouvrage est de distinguer les recherches féministes des recherches féminines. La recherche féministe s'est développée durant les années 70 dans les pays anglo-saxons. En Europe, elle est actuellement bien implantée dans les pays du Nord. Elle associe à une démarche épistémologique, un projet de changement de la société. Elle adopte le point de vue des femmes et envisage le processus historique à partir de leur vécu. Toute position féministe implique en première analyse les rapports inégaux de sexe où les femmes ont une position dominée; en seconde analyse, elle vise à une disparition de l'ordre patriarcal. Un lien étroit et nécessaire s'établit entre les préoccupations scientifiques des chercheuses et leurs objectifs politiques. La cohérence ou la validité interne veut que ce soit les femmes, et elles seules, qui entreprennent une telle démarche. La recherche dite féminine au contraire analyse la condition féminine sous ses différents rôles et aspects sans jamais remettre en question les catégories «naturelles» et «biologiques» et sans parvenir à déconstruire les rapports sociaux de genre. Quelques auteurs ont adopté dans cet ouvrage une position féministe en problématisant par exemple le rapport à l'égalité et à la différence et en cherchant à le dépasser (Gertrud Pfister), en définissant la construction du genre par le sport (Marie-Joseph Biache), en proposant une analyse couplée des pratiques, soit la prise en compte du masculin et du féminin et de leur relation (Catherine Louveau), en mettant en évidence la multiplicité des rôles joués par la femme en gymnastique (Nicole Dechavanne), en présentant la

biographie de Andreina Gotta Sacco (1904–1988), une pionnière de la gymnastique féminine italienne (Angela Teja) et enfin, en montrant que la construction de l'identité de la sportive est plus compliquée qu'il n'y paraît à première vue. Betty Lefevre propose de se questionner sur l'injonction paradoxale véhiculée par le sport féminin. Toute sportive, engagée dans cette voie, est soumise à une double contrainte, donc à un rapport pathologique et impossible à l'autre, en particulier à l'homme. Elle doit à la fois se situer dans un espace masculin tout en continuant à assigner à son corps un effet érotique se référant au désir de l'homme. L'auteur montre que non seulement l'identité des femmes dans le domaine sportif reste encore à construire mais que pour y parvenir, il exige un changement complet de paradigme.

Cet ouvrage a le mérite de faire l'état des lieux de l'émancipation de la femme par le sport et l'éducation physique essentiellement en France durant la période de 1850 à 1980. Une double lecture de l'histoire du sport féminin est proposée. La première, qui se réfère à la recherche féminine, propose une analyse efficace, esthétique et élégante, où la femme est assimilée au modèle du sport masculin. La seconde, que l'on peut qualifier de recherche féministe, est plus complexe et douloureuse. La transformation identitaire de la femme implique dans ce cas non seulement un changement de la définition du sport, mais également et surtout du rôle de l'homme dans son rapport triangulaire à la femme et au sport.

*Marie-José Manidi (Genève)*

EVA HERZOG

**«FRISCH, FRANK, FRÖHLICH, FRAU»****FRAUENTURNEN IM KANTON BASEL-LANDSCHAFT. EIN BEITRAG ZUR SOZIALGESCHICHTE DES BREITENSORTS**VERLAG DES KANTONS BASEL-LANDSCHAFT, LIESTAL  
1995, 448 S., FR. 36.70

Fundierte sporthistorische Forschungsbeiträge aus der Schweiz und über die Schweiz sind rare Ereignisse, was nicht weiter verwundert, wenn man den akademischen Stellenwert der Sportgeschichte in der Schweiz in Rechnung stellt. Um so erfreulicher ist die Tatsache, dass sich Eva Herzog im Rahmen ihrer Dissertation dieser Herausforderung stellt und eine lesenswerte Studie zur Geschichte des Frauenturnens im Kanton Basel-Landschaft vorlegt.

Ausgehend von Rebekka Habermas verschreibt sie sich nicht dem Modell der «Unterdrückungsgeschichte der Frauen», sondern bezieht sich auf einen Ansatz, der von der «Dialektik des Aushandelns» der Geschlechterinteressen ausgeht.

Der zeitliche Schwerpunkt ihrer Untersuchung liegt auf den 20er und 30er Jahren des 20. Jahrhunderts. Die Quellen hat Herzog im Staatsarchiv Basel-Landschaft und in minutiöser Kleinarbeit bei den einzelnen Vereinen ausgeschöpft. Ergänzend führte sie acht ausführliche Gespräche mit Turnerinnen, welche die Anfangszeiten selbst miterlebt haben. Gerade bei diesen Erhebungen erweist sich die Bedeutung der *Oral History*, konnte doch Herzog auf diese Weise wertvolle Aussagen sichern und mit Hilfe der Interviews das übrige Material gut ergänzen.

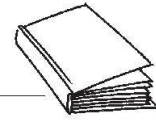
Ausführlich stellt Eva Herzog in ihrem Hauptteil die Ausbreitung der Frauenturnbewegung im Kanton Basel-

nach, die turnbegeisterte Frauen hier – und wohl auch andernorts in der Schweiz – überspringen mussten. Eng war der gesellschaftliche Freiraum zum Beispiel in der Frage der Turnkleidung, beim Besuch turnerischer Festanlässe oder in der Frage, ob sich Leistungssport für Frauen denn ziente. Dabei weist die Autorin nach, wie sich bereits in den 20er Jahren einzelne Frauen (und Männer) gegen die ideologische Begründung des seinerzeit massgeblichen Schweizer Sportwissenschaftlers Eugen Matthias auflehnten, der eine eugenische, im Dienst der Fortpflanzung stehende Begründung des Frauenturnens propagierte; allerdings blieben diese kritischen Stimmen lange Zeit in der Minderheit, was sich besonders im zögernden Aufschwung der Wettkämpfe für Frauen manifestierte.

Aufgrund ihrer Untersuchung kommt Eva Herzog zu dem Ergebnis, dass sich – neben aller Bevormundung durch die Männer respektive Turner – die Frauen in bezug auf die Bedingungen des Frauenturnens recht problemlos arrangiert haben und dass sie ihre Ansichten durchaus auch einbringen konnten. Darüber hinaus kommt sie zur Überzeugung, «dass Turnen und Sport einen kleinen Beitrag dazu geleistet haben, dass die Frauen allmählich begannen, aus der Sphäre des Privaten herauszutreten, um sich ihren Teil des öffentlichen Raums zu erobern». (396) Dem Turnen wird somit, wenn auch in sehr engen Grenzen, eine emanzipatorische Funktion zugebilligt. Dieser Befund hänge eng mit der Sozialstruktur der frühen Damenriegen resp. Damenturnvereine zusammen. Die Analyse ergibt, dass die «typische Turnerin» der 20er und 30er Jahre ledig und berufstätig war und aus dem Mittelstand stammte.

Aus heutiger Sicht kaum mehr verständlich ist das Wettkampfverbot, das den Frauen von den führenden Funktionären des Eidgenössischen Turnvereins





(ETV) auferlegt wurde und seinerzeit selbst bei den betroffenen Frauen kaum auf Widerspruch stiess. Wettkämpfe, mit oder ohne Rangliste, bildeten offenbar nicht den zentralen Anreiz, warum sich Frauen turnerischen Vereinigungen anschlossen. Entscheidender dürfte der Aspekt der Geselligkeit ins Gewicht gefallen sein. So gesehen wäre ein Beitritt zum lokalen Gesangverein ebenso denkbar gewesen. Die vielen gemeinsamen Anlässe von Turnerinnen und Turnern schufen Gelegenheiten, um innerhalb des engen gesellschaftlichen Rahmens mit dem anderen Geschlecht in Kontakt zu treten. Die gesellschaftlich anerkannten Handlungsräume der Frauen waren eben sehr stark eingeschränkt, und so erklärt sich auch die Attraktivität dieser Damen-turnvereinigungen, auch wenn wir aus heutiger Optik Anstoss an den zahlreichen Bevormundungen durch die Turnfunktio-näre nehmen.

Herzogs Regionalstudie zum Frauen-turnen im Kanton Basel-Landschaft ist in einen gesamtschweizerischen Bezugsrah-men eingebettet. Dieser Teil der Arbeit liefert verschiedene interessante Diskus-sionsbeiträge (so vor allem über Eugen Matthias und dessen biologischen Deter-minismus im Frauenturnen), doch geht er letztlich von einer Grundposition aus, die kaum haltbar sein dürfte. Die Autorin bezieht sich auf eine Annahme, die in der Schweizer Sporthistoriographie allzu lange unkritisch tradiert worden ist. In Unkenntnis der tatsächlichen Zustände wird dem Bund dort immer wieder vor-geworfen, er habe das Mädchenturnen völlig vernachlässigt und erst 1970/72 mit der Schaffung eines Verfassungsartikels und eines Bundesgesetzes über die För-derung von Turnen und Sport unterstüt-zende Massnahmen ergriffen. Auch Her-zog schliesst sich dieser Position an und verstärkt sie sogar noch, indem sie zur Einführung des Knabenturnens aufgrund

der Militärorganisation von 1874 schreibt: «Damit griff der Bund im Falle der Kna-ben in die Schulhoheit der Kantone ein, während er es bei den Mädchen nicht als nötig erachtete, «den eifersüchtig über ihre Schulhoheit wachenden Kantonen entsprechende Vorschriften zu machen».» Neueste Forschungsergebnisse, die Eva Herzog allerdings noch nicht kennen konnte, ergeben dagegen einen anderen Befund: Der Bund bzw. die Eidgenössi-sche Turnkommission (ETK, heute ESK) hat seit der Gründung im Jahr 1874 im-mer grosse Sympathien für die Anliegen des Mädchenturnens gezeigt und dieses im Rahmen einer engen Gesetzgebung soweit wie möglich unterstützt, wie die Bemühungen um die TurnlehrerInnen-ausbildung oder die Unterstützung bei der Ausarbeitung von Lehrmitteln für das Mädchenturnen belegen.

Ein zweiter Ansatzpunkt für eine kritische Diskussion geht vom explizit formulierten feministischen Forschungs-verständnis Eva Herzogs aus. Dieser An-satz ist legitim, daran besteht kein Zwei-fel. Zu kritischen Bemerkungen gibt er allerdings Anlass, wenn die Autorin den Boden der abgesicherten Fakten verlässt und dabei verschiedentlich der Versu-chung erliegt, nicht abgesicherte Sachver-halte vorschnell ihrer Perspektive unter-zuordnen. So etwa, wenn sie auf die er-sten Turnlehrerkurse für das Mädchen-turnen, die der Schweizerische Turnleh-rerverein ab 1891 regelmässig durchführ-te, zu sprechen kommt und – gleichsam selbstverständlich – unterstellt, dass diese Kurse wohl nur Männern zugänglich gewesen seien. Tatsache ist, dass seit 1891 immer auch Frauen an diesen Kur-sen teilgenommen haben, wie zum Bei-spiel in den «Monatsblättern für das Schulturnen» (1896, 196 ff.) bestätigt wird: «Es ist ein ganz glücklicher Gedan-ke, diese gemischten Kurse; man regt sich gegenseitig an zu fleissiger Arbeit, kein

Geschlecht will vor dem andern zurückbleiben, und in den Mussestunden unterhält man sich trefflich.» Um ein anderes Beispiel anzuführen: wenn Eva Herzog feststellt, dass in neuerer Zeit im Zeichen der behördlichen Sparmassnahmen die dritte wöchentliche Turnstunde abgebaut werden soll, «insbesondere bei Mädchen von Berufsschulen», (74) so wird suggeriert, dass noch heute «selbstverständlich» die Mädchen als erste Opfer von Sparmassnahmen würden. Tatsache ist allerdings, dass es im Berufsschulturnen generell – für Knaben wie für Mädchen – nur zwei wöchentliche Turnstunden gibt, mithin eine dritte Stunde gar nicht abgebaut werden kann ... Es ist bedauerlich, wenn sich eine fundierte Forschungsarbeit

selbst in ein zweifelhaftes Licht bringt, indem sie aus ihrem feministischen Ansatz heraus in *dubio contra virum* argumentiert.

Diese kritischen Ansatzpunkte sollen den Wert der Arbeit nicht in Frage stellen, sondern vielmehr einen Anstoss geben, auf quellengestützter Basis weitere Untersuchungen zur Geschichte des Frauensports in der Schweiz durchzuführen. An lohnenswerten Feldern fehlt es nicht, wenn man an andere Zeiträume der Untersuchung oder an städtische Verhältnisse denkt, ganz zu schweigen vom alpinen Raum, wo sich die Probleme völlig anders darstellen dürften.

Lutz Eichenberger (Bottmingen BL)



---

## **ALLGEMEINE BESPRECHUNGEN COMPTES RENDUS GENERAUX**

DOROTHEE RIPPMANN,  
KATHARINA SIMON-MUSCHEID,  
CHRISTIAN SIMON

### **ARBEIT – LIEBE – STREIT TEXTE ZUR GESCHICHTE DES GESCHLECHTERVERHÄLTNISSES UND DES ALLTAGS, 15.–18. JAHR- HUNDERT**

VERLAG DES KANTONS BASEL-LANDSCHAFT,  
LIESTAL 1996, 350 S., FR. 39.–

Mit dem 55. Band zur Geschichte und Landeskunde des Kantons Basel-Landschaft ist ein kommentierter Quellenband zum Alltag in der Nordwestschweiz und dem Oberrheingebiet im Spätmittelalter und der Frühen Neuzeit erschienen. Innerhalb der Themenbereiche «Arbeit und Lebensunterhalt», «Ehe und Sexualität» sowie «Gewalt» werden soziale Interaktionen der städtischen und ländlichen Bevölkerung beschrieben; eine Alltagsgeschichte sozialer Beziehungen betrieben. Sie untersuchen diese anhand von Konflikthandeln, wie es in Gerichtsquellen – Verhörprotokolle, Geständnisse sowie Zeugeneinvernahmen – greifbar wird und publizieren damit einen Quellentyp, der bis anhin in der Schweiz noch kaum veröffentlicht worden ist.

Gerichtsquellen erwecken auf den ersten Blick den Anschein von Unmittelbarkeit und Authentizität. In ihrer theoretischen Einleitung zum Band zeigen die HerausgeberInnen in überzeugender Weise die quellenkritische Problematik dieses Quellentypus auf. Gerichtsverhandlungen wie auch das vorausgehende Verhör provozierten eine bestimmte Kommunikationssituation, die von Be-

frager und Angeklagten eine der Situation angepasste Kommunikationsform verlangte. Die Befragten antworteten beispielsweise in Verhören und vor Gericht so, wie sie annehmen konnten, dass es für sie das beste Urteil bewirke. Zusätzlich ist zu berücksichtigen, dass professionelle Schreiber die vor Gericht gemachten Aussagen nicht in einem wortgetreuen Protokoll, sondern in einer Zusammenfassung festhielten. Sie notierten das ihrer Ansicht nach für den weiteren Verlauf des Verfahrens bedeutsame. Gerichtsquellen dürfen deshalb nicht als Überlieferung faktischer Realität, sondern müssen als «fiktionale Realität» angesehen werden. Sie vermitteln in erster Linie Bilder, Stereotypen und Erwartungen. Weiter geben sie Auskunft über Beziehungen zwischen Individuen, Gruppen und Geschlechtern.

Die drei AutorInnen zeigen im vorliegenden Band anhand von Quellenbeispielen einen Ausschnitt der städtischen und ländlichen Alltagsgeschichte zwischen Jura und Rhein. Sie verzichten auf eine weitere thematische Einengung, um den gesamtgesellschaftlichen Kontext nicht aus den Augen zu verlieren. Das Buch ist nach inhaltlichen Kriterien dreigeteilt: Simon-Muscheid stellt in Kapitel 3–5 Quellen aus dem Themenbereich «Diebstahl und Betrug» zwischen Arbeitgebern und ihren Mägden und Knechten, aber auch innerhalb der Familie um das Erbe sowie Gewalttätigkeiten des 15. und 16. Jahrhunderts vor. Zum Thema «Gewalt» führt sie das Beispiel des angesehenen und reichen Metzgers und Viehhändlers Ulman Mörnach an, der 1498 noch selber wegen der Misshandlung einer Frau vor Gericht stand und vier Jahre später von seinen Zunftgenossen ermordet wurde. Die Autorin unterlässt es jedoch, die vier vorgelegten Quellen zu kommentieren und miteinander zu verknüpfen. Eine Analyse des frühneuzeitlichen Umgangs mit Gewalt fehlt ebenso wie eine

Antwort auf die Frage, wie ein Angehöriger einer so mächtigen Familie sein ganzes Netzwerk verlieren konnte.

Auch Rippmann beschäftigt sich mit dem Verhältnis zwischen Ehepartnern im 15. und 16. Jahrhundert. Sie geht vom Verhör eines Gefangenen in der Fehde zwischen Solothurn und Ritter Hans Bernhard von Eptingen aus, der für seine Geliebte deren Ehemann umgebracht hatte und vor Gericht zahlreiche Details über sein Eheleben schilderte. Der Abschnitt schliesst mit einem Beitrag von Simon-Muscheid zu Frauen in Männerrollen und -kleidern. Die Beispiele von Transvestitinnen ermöglichen Simon-Muscheid die Geschlechtsidentität als gesellschaftliches Konstrukt zu entlarven. Diese Frauen liessen sich für typische Männerarbeiten anheuern und gingen teilweise sogar Ehen ein. Gerade in diesen Prozessakten zeigt sich die Fiktionalität von Gerichtsquellen besonders deutlich: die mit Transvestitinnen verheirateten Frauen behaupteten vor Gericht immer wieder, nicht gemerkt zu haben, dass ihr Ehemann eine Frau sei. Weiblicher Transvestismus ist in der Untersuchungsregion Basel seit den 1530er Jahren fassbar. *Cross-dressing* bedeutete einen Verstoss gegen gesellschaftliche Normen und, was noch viel schwerer wog, gegen göttliche Gesetze.

Dem Thema «Arbeit» im 15. und 16. Jahrhundert nähert sich Rippmann anhand von Rechnungsbüchern des Basler Heilig-Geist-Spitals. Diese Rechnungsbücher enthalten gerade in der Rubrik «mengerley» zahlreiche Hinweise auf die Arbeit des Gesindes, beispielsweise von Kerzenmacherinnen, Näherinnen, Wäscherinnen etc.

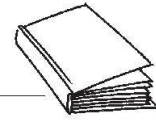
Im Kapitel zu den «Hexen im 15. und 16. Jahrhundert» führt Rippmann in überzeugender Weise in die Problematik der Hexenverfolgung ein und präsentiert die im Staatsarchiv Baselland vorhandenen

Quellen zu Hexenprozessen aus der Region Basel. Anhand dieser teilweise sehr detaillierten Beispiele kann sie das alltägliche Beziehungsgefüge zeigen, aus dem der Hexenvorwurf wachsen konnte. So ist der Hexenvorwurf gegen Gret Frölicherin aus einer Streitigkeit zwischen dieser und ihrer Schwiegertochter Ennelin Säckingerin entstanden. Rippmann kann zeigen, dass nicht primär zum Stereotyp «Hexe» gehörende Eigenschaften, sondern alltägliche Interaktionen – im vorgelegten Beispiel Konflikte innerhalb der Familie – den «Hexenwahn» wachsen liessen.

In den letzten drei Kapiteln stellt Simon Quellen zu Frauenerwerbsarbeit, Ehebruch und Scheidung sowie zum Kindsmord im 18. Jahrhundert vor. Anhand von Gerichtsquellen und Protokollen der Fabrikkommission wird das Alltagsleben von Frauen in der Indienneproduktion anschaulich dargestellt. Die obrigkeitliche Verfolgung eines Ehebruchs legt er in zahlreichen Dokumenten dar. Die Untersuchung von Prozessen gegen Kindsmörderinnen und von Verstössen gegen die Sittengesetzgebung zeigt deutlich, dass die rechtliche Verfolgung vor ehelicher Schwangerschaften erst im Verlaufe des 17. Jahrhunderts einsetzte. Ledige Schwangere hätten sich von nun an selber anzeigen oder auf die Denunziation der Nachbarn warten sollen. Kindsmord und Hexerei galten im 17. Jahrhundert als «Hauptverbrechen von Frauen», im 18. Jahrhundert nahmen dann Verurteilungen wegen Hexerei wieder ab, die Verfolgung von Kindsmörderinnen ging jedoch nicht zurück.

Dieser Band enthält eine detailreiche Quellensammlung zum alltäglichen Konflikt handeln der städtischen und ländlichen Bevölkerung in der Region Basel. Der grosse Wert, der einer Sammlung von publizierten Gerichtsquellen zukommt, wird hier bedauerlicherweise geschmälert durch das weitgehende Fehlen edito-





rischer Hinweise. So wird lediglich im Kapitel zu den Hexen im 15./16. Jahrhundert auf das Auswahlkriterium hingewiesen. Der uneinheitliche Aufbau der Kapitel mit teilweise längeren Einführungen, teilweise Zusammenfassungen der Quellen und teilweise nur dem Abdruck der Quellen sowie das Layout, das längere kursive Texte umfasst, erschwert die Arbeit mit dem Buch unnötigerweise. So müssen zu einzelnen Quellen die historischen Erklärungen in der Einleitung gesucht werden, andere Themenbereiche werden an Ort und Stelle detailreich kommentiert. Die von den Verfasserinnen und dem Verfasser gewählte thematische Gliederung unterstützt zwar die Neugierde der Leserin; die Intention, Quervergleiche zwischen den Themen, die sich auch über verschiedene Kapitel erstrecken konnten, zu fördern, müsste allerdings unbedingt mit leitenden Hinweisen unterstützt werden. Im grossen und ganzen liegt mit dem Band ein Quellenlesebuch vor, das zu einer beschaulichen Lese-stunde verleitet und äusserst interessante Quellenbeispiele präsentiert.

*Katja Hürlimann (Zürich)*

**GUY P. MARCHAL (HG.)  
GRENZEN UND RAUMVOR-  
STELLUNGEN (11.–20. JH.)  
FRONTIERES ET CONCEPTIONS  
DE L'ESPACE (11E–20E SIECLES)**

CHRONOS, ZÜRICH 1996, 346 S., 34 ABB., FR. 48.–

Ein Gespenst geistert durch die Geschichte: die Grenze. Verschont davon bleiben auch nicht wissenschaftliche Standardwerke neueren Datums wie etwa die «Geschichte der Schweiz und der Schweizer» (1986). Da heisst es doch im Kapitel «Die Verfestigung der Territorialherrschaft: die natürlichen Grenzen (1389–1460)»: «In der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts

verfestigte sich ein autonomer Raum, der als eigenes und natürlich gewachsenes Ganzes erlebt und empfunden wurde. Vorerst war er begrenzt durch die Alpen im Süden, die Jurakette im Westen und den Rhein im Norden und Osten.» (248) Begriffe wie «natürliche Grenzen» und «autonomer Raum» sind nicht ohne Brisanz in einer Zeit, wo gerade die alten Grenzen der Eidgenossenschaft für so manch nationalistische und antieuropäische Argumentation herhalten müssen. Als wäre die Ausdehnung herrschaftlicher Territorien vorbestimmt durch geographische Merkmale wie Berge oder Flüsse, als wären herrschaftliche Grenzen auch Garant für Autonomie und Identität. Solche Modelle sind stark beeinflusst von Grenzdiskursen der Neuzeit. Gerade weil im Europa des ausgehenden 20. Jahrhunderts die historischen Grenzziehungen zur Debatte stehen, tut es not, ihre Ursprünge genauer zu beleuchten.

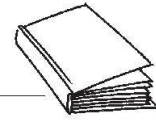
Dieser Aufgabe widmete sich 1995 das Kolloquium «Grenzen und Raumvorstellungen (11.–18. Jh.) – Frontières et conceptions de l'espace (11e–18e s.)» unter Federführung des Historischen Seminars der Hochschule Luzern. Im vorliegenden Band wurden die überarbeiteten Vorträge der Referenten und Referentin gesammelt und ergänzt durch einen Beitrag Aram Mattiolis über Grenzkonzepte und -konflikte im 20. Jahrhundert. Zwei Grundgedanken zeichnen Kolloquium und Textband aus. Die Frage nach der historischen Wahrnehmung von Grenzen geht von der Andersartigkeit mittelalterlicher Grenzkonzepte aus, und sie berücksichtigt die Vielfalt möglicher Wahrnehmungsebenen und -bereiche. So stehen am Anfang zwei Beiträge über ausser-europäische Kulturen und deren Raum-/Grenzkonzeptionen. Sie veranschaulichen, was Guy P. Marchal in der Einleitung des Bands anhand der Begriffsgeschichte von «Grenze» ausführt: die euro- ■ 163

päische, neuzeitliche Wahrnehmung von Grenzen ist direkt verknüpft mit der Verdichtung von Herrschaft und Administration seit dem Hoch-/Spätmittelalter. Dabei gilt es jedoch immer zu unterscheiden zwischen rechtlichen oder wissenschaftlichen Konzeptualisierungen des Raums und den physischen Grenzbildungen. Dies zeigt der Disput um die «lineare Grenze», welche sich nach gängiger Doktrin erst im Spätmittelalter aus dem früheren Grenzsaum entwickelt haben soll. Claudius Sieber-Lehmann weist in seinem Beitrag nach, dass schon für das Frühmittelalter Belege für lineare Scheidelinien existieren. Auch habe die «frontière», die militärisch verteidigte (lineare) Grenzlinie, ihre ideellen Wurzeln in den antiken (linearen) Provinzgrenzen, welche im Bereich der klerikalen Verwaltung durch das ganze Mittelalter hindurch erhalten blieben. Auf diese Verbindung von kirchlichem Recht und weltlicher Nutzung verweisen ebenfalls die Forschungsberichte von Rosi Fuhrmann und Hans Joachim Schmidt. Rosi Fuhrmann zeigt am Beispiel des spätmittelalterlichen Stiftungswesens, wie «Territorien» nicht nur durch physische Landnahme, sondern auch von einer symbolischen Sinnwelt aus begründet werden können. Gedachte und praktisch verwirklichte Grenze (hier der mittelalterlichen Pfarrei) unterstützen sich gegenseitig. «Wo Bannrechte geltend gemacht wurden, ist – auch wenn keine linearen Grenzen feststellbar sind – mit einem fortgeschrittenen Stadium von Territorialisierung zu rechnen.» (Fuhrmann, 188). Joachim Schmidt seinerseits verweist auf die Bemühungen der Kurie, der zunehmenden Abschliessung weltlicher Territorien gegenüber die Einheit und Eigenheit kirchlicher Bezirke zu erhalten. Deren Gestaltungsautonomie, begründet im textinhärenten Interpretationsspielraum ekklesiologischer Tradition, habe

tischen Herrschaftsgrenzbildungen ermöglicht. Besonders interessant ist der Beitrag von Guy P. Marchal für die Frage der «natürlichen» Grenzen. Wie Helmut Maurer befragt er Verbannungsurteile oberrheinischer und schweizerischer Städte auf die in ihnen sichtbar werdenden Grenzvorstellungen. Resultat: im zeitgenössischen Verständnis des 15. Jahrhunderts gibt es keine «natürlichen» Grenzen. Zwar wird der Raum zwischen Alpen und Rhein, die Eidgenossenschaft also, als übergeordnetes Territorium wahrgenommen, hinter dessen Grenzen die Verbannten verwiesen werden. Doch der Rhein bildete nicht die vorgegebene Begrenzung, sondern er wurde im Gegenteil erst im Zuge der politischen Entwicklung zur Nordgrenze. Erst im 19. Jahrhundert, das zeigt Aram Mattioli in seinem Beitrag zur Debatte um die Hochrheingrenze 1925–1947, setzte sich jenes Paradigma der «Rheingrenze» durch.

Der letzte Teil des Textbandes ist der Grenze als Trennlinie zwischen Kulturen und Religionen gewidmet, etwa mit einem Beitrag von Rainer C. Schwinges zu christlich-muslimischen Feind- und Selbstbildern im Heiligen Land des 12. und 13. Jahrhunderts. Diese Schlussposition ist geradezu symptomatisch für die historiographische Konzeptualisierung von Grenzen. Noch immer, und das dokumentieren Kolloquium und Textband deutlich, werden Grenzen primär im Kontext von Staats- und Nationalgeschichte oder als Element juristischer und wissenschaftlicher Diskurse thematisiert. Raumvorstellungen werden so nur erfassbar als Konzeptualisierung herrschaftlicher Räume. Dabei belegen die Forschungen von Peter Sahlins über die Pyrenäengrenze oder jene von Claudia Ulbrich über die Saargrenze deutlich: erst im Wechselspiel alltäglicher Handlungsstrategien (welche oft einer Gemengelage aus wirt-





schaftlichen, sozialen und religiösen Interessen entspringen) und zentralstaatlicher Interessen gewinnen politische Grenzen ihre Gestalt und Bedeutung. Um der Überformung spezifisch mittelalterlicher Grenz- und Raumvorstellungen durch neuzeitliche Diskurse wie jenen der «natürlichen Grenze» zu entgehen, müssten stärker als im vorliegenden Textband Konzepte aus Nachbardisziplinen wie der modernen Regionalgeographie oder der Kulturanthropologie mit einbezogen werden.

*Daniel Hagmann (Basel)*

**MARKUS BÜRGI**  
**DIE ANFÄNGE**  
**DER ZWEITEN INTERNATIONALE**  
**POSITIONEN UND AUSEINANDERS-**  
**SETZUNGEN 1889–1893**

INTERNATIONALES INSTITUT FÜR SOZIALGESCHICHTE  
AMSTERDAM, CAMPUS VERLAG, FRANKFURT/NEW  
YORK 1996, 651 P., DM 148,-

Malgré la mode des commémorations, aucune manifestation n'a marqué, en 1989, le centenaire de la création de ce qui devait entrer dans l'histoire sous le nom de deuxième Internationale, même à Paris, où s'étaient tenus les congrès fondateurs. Quant aux articles et autres publications, ils sont rares. Outre la désaffection à l'égard de l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste, la «Deux» souffre rétrospectivement de son échec en 1914, quand, après ses grandes déclarations internationalistes et pacifistes, la majorité de ses différentes sections ont voté les crédits de guerre et se sont ralliées aux politiques d'union nationale. C'est en réaction à cette «faillite», à cette «trahison» que se forma le mouvement qui donna naissance à la troisième Internationale. Aussi la deuxième a-t-elle été jugée négativement par l'historiographie com-

muniste. Cette appréciation générale a d'ailleurs été assez largement partagée par les autres historiens, malgré le travail de Julius Braunthal, ancien dirigeant de l'Internationale ouvrière et socialiste. Ce n'est qu'à une époque relativement récente qu'une évolution s'est manifestée. C'est ainsi qu'en 1989, un ouvrage de l'historien russe Igor Krivoguz, paru en anglais aux Editions du Progrès, à Moscou, procède à une véritable réhabilitation de la grande organisation socialiste internationale. Mais il s'agit beaucoup plus d'un changement d'appréciation que d'une véritable transformation des méthodes historiographiques. Or celles-ci ont beaucoup évolué, depuis les années 1960. Si, au début, l'histoire des Internationales, et plus particulièrement de la deuxième, s'est souvent résumée à l'histoire de leurs congrès, à des analyses plus ou moins approfondies de leurs comptes rendus, si elle a pris le caractère d'une histoire des idées, la nécessité de tenir compte des sections nationales et de leur action au sein de l'organisation a conduit les historiens à s'interroger sur le lien entre les partis nationaux et l'Internationale, sur les relations des partis entre eux, sur la prépondérance de certains (la social-démocratie allemande principalement). La publication de sources inédites (correspondance des principaux dirigeants, actes du Bureau socialiste international...), en relation avec ces nouveaux questionnements, a permis un renouvellement complet du sujet, dû pour une large part à Georges Haupt. Malheureusement, depuis sa disparition, il y a 20 ans, les travaux se sont singulièrement ralentis; même sa publication des actes du Bureau socialiste international, dont le deuxième volume était, paraît-il, prêt pour l'impression, n'a pas été poursuivie.

Aussi se réjouira-t-on de la parution du gros ouvrage de Bürgi, qui s'inscrit tout à fait dans la ligne des recherches

initiées par Haupt. Son importance ne réside pas seulement dans son volume, dans la masse impressionnante des archives (une douzaine de dépôts) et de la documentation consultées, mais aussi et surtout dans la méthodologie et l'approche nouvelle. Précisons tout d'abord qu'il s'agit d'un véritable travail scientifique, d'une recherche originale dont la lecture suppose une bonne connaissance du mouvement ouvrier international de la fin du siècle dernier.

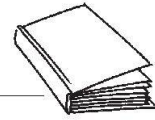
La période couverte, des congrès de Paris à celui de Zurich, en 1893, est relativement brève, mais riche en péripéties et en problèmes. C'est à la fois celle du rassemblement et de ses difficultés (comment faire collaborer des mouvements aussi divers que la social-démocratie allemande, les différentes composantes du socialisme français, le «labourisme» et les diverses organisations socialistes britanniques), mais aussi celle de la délimitation, de l'exclusion, à l'égard des anarchistes et libertaires, des «indépendants», comme ils se nomment volontiers dans les pays de langue allemande, d'où quelques désordres et manifestations bruyantes lors du congrès de Zurich. L'originalité de Bürgi est d'avoir attaché moins d'importance aux congrès, dont le déroulement est déjà assez bien connu, qu'à leur préparation et à ce qui se passe entre eux. En effet ceux-ci ont quelque chose de trompeur, par leur désir d'unité, qui se traduit par des résolutions de compromis et qui se manifeste, à leur clôture, quand, d'un même élan, tous les délégués entonnent la «Marseillaise» (l'«Internationale» ne se répandra qu'à partir de 1900). En fait, le mouvement ouvrier et socialiste est loin d'être aussi unifié qu'il le souhaiterait et qu'il cherche à le faire paraître; les traditions et spécificités nationales, les expériences différentes, les systèmes politiques opposés, le développement économique inégal des pays européens (pour

ne pas parler des autres, dont certains commencent à apparaître dans les congrès), lui donnent une bigarrure et une complexité que la fonction légitimatrice de l'histoire a quelque peu masquées.

C'est à cette diversité qu'est consacrée une première partie, assez brève, où l'auteur met en évidence les conceptions diverses de l'internationalisme et les nombreuses réserves que rencontrent un peu partout les propositions de reconstitution de l'Internationale. Dans une deuxième partie, l'auteur relate les débuts de celle-ci, entre 1889 et 1891, montrant l'importance du congrès possibiliste, généralement occulté par le congrès «marxiste» de la salle Pétrelle. Importance qui se manifesterait après coup, lors des longues tractations qui aboutirent à la tenue du congrès de Bruxelles, en 1891. On suit par le détail toutes ces négociations, ces manœuvres pour assurer à un groupe ou à un autre la prépondérance, bref, ce que G. Haupt appelait la «diplomatie socialiste». Comme le souligne Bürgi, ce ne sont pas les ouvriers, la base, mais les dirigeants qui sont au centre de son travail; il s'agit donc d'une histoire politique et événementielle du socialisme international, bien que cela n'empêche pas son auteur, à l'occasion, de reprendre les conclusions des histoires sociales du mouvement ouvrier. La troisième partie, à elle seule une moitié de l'ouvrage, relate les préparatifs du congrès de Zurich, en 1892 et 1893. Elle bénéficie d'une documentation d'une richesse exceptionnelle grâce à la conservation des papiers de R. Seidel, le secrétaire du Comité d'organisation, ce qui permet de reconstituer 85% de la correspondance officielle. S'y ajoutent naturellement de nombreuses lettres privées échangées entre les dirigeants socialistes.

Durant toute cette période, l'Internationale n'est qu'un conglomérat hétérogène de partis et de syndicats, d'organisa-





tions socialistes et non socialistes des plus diverses. En réaction contre la centralisation de la première, qui avait suscité conflits et scission, elle refusera jusqu'en 1900, toute structure permanente. Seul, dans le pays prévu pour le prochain congrès, un comité d'organisation assure une certaine continuité, allant même jusqu'à convoquer des conférences préparatoires restreintes. Cela favorise la formation de réseaux internationaux informels par le moyen desquels les différents courants cherchent à peser sur les décisions du comité. C'est à partir de ces réseaux que se constituent ces véritables groupes dirigeants internationaux du mouvement ouvrier, étudiés pour la première fois par G. Haupt. C'est leur action que l'analyse minutieuse de Bürgi nous permet de suivre dans tous ses méandres. Une approche rapide et superficielle avait parfois fait croire que l'Internationale à ses débuts n'existait que durant ses congrès; ce livre montre qu'il n'en est rien; il en démonte le mécanisme et nous en montre toute la complexité.

Marc Vuilleumier (Genève)

**MICHAEL LÖWY**  
**PATRIES OU PLANETE?**  
**NATIONALISMES ET INTERNATIO-**  
**NALISMES, DE MARX A NOS JOURS**

EDITIONS PAGE DEUX, CAHIERS LIBRES,  
LAUSANNE 1997, 158 P., FS 27.80

Ce recueil d'articles écrits au cours de ces dix dernières années envisage la question nationale sous l'angle du marxisme. Alors même qu'elle est marquée par un certain nombre de faiblesses et d'imprécisions dans les écrits de Marx et Engels – dont l'auteur nous dit qu'elles ont permis de nourrir à la fois la vision économico-déterministe de Kautsky et Staline, et la vision historico-culturelle de Bauer et

Trotsky – il faut relever que cette analyse marxiste des nationalités a fait l'objet d'usages abusifs et d'interprétations caricaturales particulièrement florissantes dans l'histoire du stalinisme. Engels a certes eu la faiblesse de développer un concept de «peuples sans histoire» qui relevait de préjugés naïfs sur lesdits peuples, mais les réflexions ultérieures des deux philosophes n'en ont pas moins montré l'existence de nations dominantes et de nations opprimées, la libération de ces dernières étant à leurs yeux un préalable nécessaire à toute révolution socialiste.

Il importe également de considérer la théorie marxiste dans son ensemble, et de ne pas s'arrêter par exemple à des écrits de jeunesse comme le *Manifeste communiste* qui définit bien le principe de l'internationalisme, mais ne dit guère comment le développer concrètement. La reconnaissance du fait qu'il existe des nations opprimées, et que celles-ci sont des créations culturelles qui ne dépendent pas d'une quelconque mythologie du sang ou du sol, débouche sur le principe du droit des populations à l'autodétermination. Mais ce XXe siècle finissant a bien montré combien il était difficile à appliquer.

Michael Löwy insiste avec raison sur l'intérêt de la conception de la nation développée par Otto Bauer en 1907. Sa vision de la communauté de destin et du nécessaire respect de l'autonomie culturelle des nationalités relevait d'une vision ouverte et non déterministe des nations, elle aurait pu donner lieu à des gestions différentes de cette problématique dans l'Europe du XXe siècle. Elle aurait surtout permis d'intégrer à cette vision du monde humaniste et ouverte des formes intermédiaires d'identité nationale qui, sans cela, avaient toutes les chances de n'être qu'opprimées, ce qui s'est bien confirmé dans les faits.

Enfin, à travers une analyse des natio- ■ 167

nalismes récents qui aurait pu être développée davantage, l'auteur s'interroge sur ces explosions de haine qui ont marqué l'ex-Yougoslavie, mais relève en même temps que de nouvelles formes de nationalisme émancipateur se développent en Amérique latine. Il y a donc bien des formes ouvertes et fermées de nationalisme, et même les plus ouvertes ont cette particularité terrible qui fait que tout nationalisme des opprimés peut être en même temps – ou dès qu'il s'est libéré de ses propres oppresseurs – un nationalisme dominateur à l'égard d'une autre catégorie déterminée d'êtres humains.

Ce recueil de textes est tout à fait intéressant et ne peut qu'enrichir une réflexion de plus en plus nécessaire. Il est complété par un glossaire fort bien documenté qui donne une véritable dimension pédagogique à l'ouvrage. On regrettera toutefois la présence de répétitions systématiques d'un article à l'autre, et surtout l'absence d'une synthèse plus générale qui tienne compte des développements les plus récents des explosions nationalistes est-européennes. Michael Löwy nous a bien averti dans sa préface de ce qu'il n'avait pas su prévoir en matière d'explosion récente des nationalismes. Ses textes sont donc parfois un peu contrastés, et le lecteur devra tenir compte de leur contexte d'écriture et de publication (qui aurait pu être explicité davantage). Peut-être la perspective du seul marxisme, et de ses débats internes, aurait-elle aussi mérité d'être complétée et enrichie par des apports récents de l'historiographie, notamment dans le domaine de l'histoire culturelle (Eric J. Hobsbawm, Benedict Andersen, les travaux sur la construction des mémoires ou les usages publics de l'histoire, etc.). Leur prise en compte n'est en effet qu'insuffisante. Elle aurait pourtant permis de mieux répondre à la question alléchante du titre de l'ouvrage, ou à celle non moins prometteuse qui

ouvre sa préface: le nationalisme constitue-t-il la seule réponse possible aux méfaits de la globalisation capitaliste? Voilà en effet une interrogation cruciale qui devrait déboucher sur des réponses complexes et plurielles, et pourrait sans doute faire l'objet d'un autre livre, complémentaire à celui-ci.

*Charles Heimberg (Genève)*

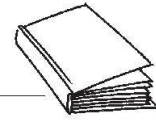
**FRANZ XAVER BISCHOF,  
CORNEL DORA  
ORTSKIRCHE UNTERWEGS  
DAS BISTUM ST. GALLEN 1847–1997.  
FESTSCHRIFT ZUM HUNDERT-  
FÜNFZIGSTEN JAHR SEINES  
BESTEHENS**

VERLAG AM KLOSTERHOF, ST. GALLEN 1997, 336 S.,  
REICH ILLUSTRIRT

1997 feierte das Bistum St. Gallen sein 150jähriges Bestehen. Aus diesem Anlass verfolgen Franz Xaver Bischof und Cornel Dora den Weg, den «die Ortschaft St. Gallen in dieser Zeit zurückgelegt hat». Die Untersuchung ist sehr breit angelegt und greift die verschiedensten Themen von der organisatorischen Struktur des Bistums bis zum religiösen Alltag der Gläubigen auf.

Ein besonderes Lob gebührt den Autoren für die unverkämpfte Betrachtung des Verhältnisses von Staat und Kirche. Wurde die Geschichte der sanktgallischen Katholiken in der Festschrift zum 150jährigen Jubiläum der Christlich-demokratischen Volkspartei 1984 noch als Weg der Verfolgung und des erlittenen Unrechts geschrieben, so beurteilen Bischof und Dora die Entwicklung des Bistums sehr viel sachlicher: In nüchterner und abwägender Sprache wird die Modernisierung von Staat, Gesellschaft und Kirche untersucht, ohne die liberalen Kräfte in ihrem Bestreben nach einem





Ausbau der staatlichen Macht von Beginn weg ins Unrecht zu setzen.

Ganz allgemein besticht die Untersuchung durch ihren offenen Ansatz, der die katholische Kirche in den sozialen und politischen Zusammenhang der jeweiligen Zeit stellt. Als Beispiel dafür ist auf die Darstellung der Zwischenkriegszeit zu verweisen, die sich sowohl mit dem katholischen Antisemitismus als auch mit der kirchlichen Haltung zu den Flüchtlingen beschäftigt. Nach Ansicht der Autoren war der katholische Antisemitismus im Bistum St. Gallen «nicht in erster Linie politisch, sondern theologisch und sozial motiviert». Man habe zwar den Rassismus Hitlers abgelehnt, ähnlich wie die Nazis aber alle möglichen als negativ empfundenen Erscheinungen der modernen Kultur den Juden als Sündenböcken angelastet. Während 1933 in Rorschach eine katholische Front nach nationalsozialistischem Vorbild in Erscheinung trat, setzte sich der St. Galler Alois Scheiwiler (1872–1938) als einziger Schweizer Bischof 1935 öffentlich für ein gutes Verhältnis zu den Juden ein. Saly Mayer (1882–1950), Präsident des Schweizerischen Israelitischen Gemeindebunds, würdigte den 1938 verstorbenen Scheiwiler als einen gerechten Mann, der «nicht zögerte, sein Verständnis und seine Sympathie auch für unsere schwergeprüften Juden in der Öffentlichkeit zum Ausdruck zu bringen».

Sieht man von Scheiwiler ab, so hat die katholische Kirche in ihrer Haltung zur Judenverfolgung und zur Asylpolitik moralisch aber versagt. 1942 schwiegen die Bischöfe in der breit geführten Debatte über die harte Flüchtlingspolitik des Bundesrates. Auch für einen Protest gegen die Judenverfolgung in Ungarn 1944 liessen sie sich nicht gewinnen. Die Autoren kommen deshalb zum Schluss, dass die schweizerische Amtskirche nichts gegen die Ermordung des europäischen

Judentums unternommen habe. Auch nach dem Krieg beteiligte sich die sankt-gallische Bistumsleitung nicht an der 1946 gegründeten christlich-jüdischen Arbeitsgemeinschaft, und es sollte noch bis 1992 dauern, bis die Schweizerische Bischofskonferenz und der Schweizerische Israelitische Gemeindebund eine gemeinsame Erklärung abgaben, in welcher der Antisemitismus als Sünde gegen Gott und die Menschlichkeit verurteilt wurde.

Die Stärke des Buches liegt aber nicht nur in der kritischen Betrachtung kirchlicher Entwicklungen, sondern auch in der breiten sozialgeschichtlichen Analyse des katholischen Lebens im Kanton St. Gallen. Vor den Augen des Lesers entsteht ein lebendiges und durch die vielen Bilder auch äusserst anschauliches Gemälde des katholischen Milieus mit seiner Volksfrömmigkeit, seiner Einbindung ins konfessionelle Vereinswesen, seinen sittlich-moralischen Ansprüchen und seinen Herrschaftsverhältnissen. Breiten Raum nimmt schliesslich auch die jüngste Entwicklung nach dem 2. Vatikanischen Konzil ein. Offen werden die Probleme der sich erneuernden katholischen Kirche diskutiert, und als Zeitgenosse erhält man einen illustrativen Überblick über die verschiedenen Strömungen im Katholizismus und die Schwierigkeiten religiösen Lebens in einer sich rasch säkularisierenden Welt.

In Ergänzung und Fortführung der grundlegenden Arbeiten von Urs Allematt zum Katholizismus bildet das Werk von Bischof und Dora eine echte Bereicherung der schweizerischen Sozialgeschichte. Aus der Lektüre des interessanten Werkes ergeben sich zugleich weiterführende Fragestellungen, die im Rahmen der vorliegenden Untersuchung nur am Rande gestreift werden. Vertieft zu analysieren wären einerseits die Besitz-, Finanz- und Anlageverhältnisse des katho-

lischen Konfessionsteils im 19. und 20. Jahrhundert. Auf dieser Basis liesse sich vermutlich eine differenziertere Einsicht in das politische und soziale Verhalten der katholischen Bevölkerung gewinnen. Andererseits könnte es ausserordentlich reizvoll sein, eine Kollektivbiographie des sanktgallischen Klerus zu erstellen. Aus einer umfassenden Bearbeitung der sozialen Herkunft, der Einkommen, der Lebenshaltung und der Beziehungskreise wäre die politische und soziale Macht der katholischen Geistlichkeit in der dörflichen Gesellschaft neu zu diskutieren.

*Max Lemmenmeier (St. Gallen)*

**TOBIAS STRAUMANN**  
**DIE SCHÖPFUNG**  
**IM REAGENZGLAS**  
**EINE GESCHICHTE DER BASLER**  
**CHEMIE (1850–1920)**

HELBING & LICHTENHAHN, BASEL 1995, 359 S.,  
 16 ABB., FR. 49.–

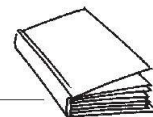
1995 legte Tobias Straumann seine bei Rudolf Braun geschriebene Dissertation über den Aufstieg und die Entwicklung der Basler Chemieindustrie vor. Man sollte vermuten, dass die Basis dieses Wirtschaftszweigs, der eine der industriellen Säulen der Schweiz des 20. Jahrhunderts darstellt, ausreichend untersucht ist. Und in der Tat gibt es schon von Paul Kölner (1937) und Alfred Bürgin (1958) entsprechende Arbeiten. Doch beides sind Firmenfestschriften, die der Gesamtentwicklung dieses Industriezweigs nicht gerecht werden (können). Warum nun erst so spät eine entsprechende Arbeit? Mir scheint dies ein Problem der Historikerkunft und der Wissenschaftshistoriker zu sein. Während für die zweiten die Probleme der Produktion zu sehr den Verwertungsaspekt von Erkenntnissen beinhalten

und daher offenbar zu uninteressant – man könnte für die Chemie auch sagen – zu schmutzig erscheinen, trauen sich die Historiker als Geisteswissenschaftler zu wenig an die mythosbeladene Chemie. Dies ist kein Schweizer Phänomen, sondern in anderen Ländern, zum Beispiel der Bundesrepublik genauso zu beobachten. So blieb die Geschichte der industriellen Chemie zu häufig das Werk ehemaliger Direktoren von Chemieunternehmen, die, häufig bar jeder kritischen Reflexion, ihre vormalige Arbeit als Dienst an der Menschheit und deren Fortschritt begriffen.

Von dieser Art der Darstellung hebt sich die Arbeit von Straumann wohltuend ab. Er beschreibt die erste Phase der Basler Chemieindustrie als den Beginn der Geschichte einer künstlich geschaffenen Welt.

In einem ersten von drei Teilen analysiert und wertet der Autor unter dem Titel «Die Entzauberung des Organischen» den Aufstieg der organischen Chemie. Zentral erscheint dabei das Verständnis der Chemiker vom diskontinuierlichen Aufbau der Materie. Die Entwicklung einer Atomtheorie fasst Straumann auf als «Herausbildung des chemischen Grundprinzips: Teile, verbinde – und herrsche!». (25) Gleichzeitig arbeitet er jedoch heraus, dass die weitere Entwicklung dieser Theorie im 20. Jahrhundert zwar Auswirkungen auf die Farbstofftheorien hatte, jedoch in bezug auf die organische Synthese in der Industrie und an den Hochschulen keinerlei Rolle spielte. Besonders spannend in diesem Teil erscheint die geschlechtsspezifische Interpretation dieses Vorgangs. Wenn sich die Chemiker nach ihrem Selbstverständnis daran machen, die Natur zu verbessern, so sieht Straumann darin einen neuen Schöpfungsakt, in dem jetzt aber das männliche Prinzip des aktiven Gestalters in Form des organischen Chemikers über das na-





türliche (weibliche) Gebären der Natur dominiert. Der minderbewerteten und fehlerbehafteten Natur tritt der Chemiker als künstlicher Schöpfer neuer und besserer Welten gegenüber.

Im zweiten Teil beschreibt Straumann die «Industrialisierung der organischen Synthese». Er zeichnet den Weg der Basler Chemie ab Mitte des 19. Jahrhunderts nach. Angesichts der besonderen Stärke der deutschen Teerfarbenchemie konnten die Schweizer Unternehmen diesen Weg nur begrenzt gehen, sie wären unter Umständen dem ruinösen Preiskampf erlegen. Ihre Bemühungen mussten sich also darauf richten, neben den Farben in hochqualitative Nischen- und Pharmaprodukte auszuweichen. Schon 1905 erzielten die Basler Firmen neben den 23 Millionen Franken Gewinn aus dem Farbstoffgeschäft 8 Millionen im Heilmittelbereich. Doch der Autor belässt es bei dieser spannenden Mitteilung und lässt den Leser leider allein mit seiner Frage nach der Besonderheit der Produktstrategie der Basler Unternehmen, die für den heutigen Markterfolg entscheidend geworden ist. Dafür gelingt es ihm, die Chemieindustrie im Ersten Weltkrieg als besonderes Beispiel Schweizer «Neutralität» herauszuarbeiten. Während mit der Entente nun hochprofitable Geschäfte gemacht wurden, bemühte sich die Industrie gleichzeitig ihre traditionell guten Handels- und persönlichen Beziehungen nach Deutschland nicht abreißen zu lassen.

Der dritte Teil seiner Arbeit «Bürgerlichkeit, Männlichkeit und Laborkultur» ist der Entstehung der Chemiker-*community* gewidmet. Straumann unterscheidet dabei nach den beiden Milieus: industriell und akademisch. Diese Unterscheidung macht Sinn, denn es gibt unterschiedliche Reaktionsmuster, so können sich zum Beispiel die universitären Chemiker noch am ehesten dem Fortschrittsdiskurs entziehen. Eine besondere Rolle bei ihrer Entstehung

spielte die Laborsozialisation. Für ihn sind die Laborgemeinschaften «Männerbünde». Erstmalig in dieser Weise untersucht Straumann diese geschlechtsspezifische Sozialisation bei Chemikern. Indes fragt sich der Rezensent, ist dies nun zeitgenössisch typisch, ingenieurgemäss oder gibt es bei den Chemikern einen spezifischen Ansatz? Doch genau in diesem Abschnitt wird auch eine Ambivalenz dieser Dissertation deutlich – genial und banal liegen dabei häufig dicht beieinander. So kritisiert der Autor bei einer Untersuchung von Nekrologen in der Zeitschrift der Schweiz. Chem. Gesellschaft unter der Überschrift «Der Ausschluss der Mütter», dass verschwiegen oder nur angedeutet würde, dass «ein Chemiker eine Mutter hatte». (248) Die weibliche Abwesenheit verrate viel über das männliche Selbstbild des Chemikers. Gut und korrekt gebrüllt Löwe, mag man ausrufen, allein, es wäre doch zu klären, welche Funktion Nekrologe haben. Sollen sie nicht das wissenschaftliche Werk des Betreffenden würdigen?

Nun erwähnt Straumann durchaus, dass im Vergleich zu anderen Naturwissenschaften die Chemie im Verhältnis mehr weibliche Studierende aufzuweisen hat, die sich auch einen Platz im Labor erobern. Doch genau hier wäre dann auch eine differenziertere Betrachtungsweise vonnöten gewesen. Warum erhielten überhaupt Frauen den Zugang zu den männerbündlerischen Labors, wenn dies dem Konzept des Männerbunds als Männerbünde (252) derart zuwiderlief?

Die Gesamtbeurteilung ist nicht ganz einfach. An manchen Stellen kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, dass Straumann seine theoretischen Implikationen nicht immer genügend an Hand der Quellen überprüft. Und gelegentlich sind seine Herleitungen etwas sehr weitschweifig. Man muss nicht unbedingt auf den arabischen Geschichtsschreiber Ibn Hal-

dun (57) verweisen, um die Entstehung der neuzeitlichen Naturtheologie darzustellen. Diese Kritik relativiert sich jedoch beim Gesamteindruck der Arbeit. Und gewisse Schwächen hat weniger der Autor zu verantworten, sie sind vielmehr Ausdruck der bisher gering entfalteten notwendigen interdisziplinären Auseinandersetzung von Historikern und Chemikern in diesem Bereich. Deshalb ist die vorliegende Arbeit seit langem das Beste, was die Chemiegeschichte hervorgebracht hat, denn ihr gelingt es, Diskurse anderer Disziplinen fruchtbar werden zu lassen. Wenn dann auch noch der Autor – wie im vorliegenden Fall – eine erfrischende Sprache findet, so kann man getrost diesem Buch zahlreiche LeserInnen wünschen.

*Arne Andersen (Bremen)*

**STEFAN HOLENSTEIN**  
**EMIL ZÜRCHER (1850–1926)**  
 LEBEN UND WERK EINES BEDEUTENDEN STRAFRECHTLERS. UNTER BESONDERER BERÜCKSICHTIGUNG SEINER VERDIENSTE UM DIE ENTWICKLUNG DES SCHWEIZERISCHEN STRAFGESETZBUCHES

SCHULTHESS, ZÜRICH 1996, 532 S., FR. 78.–

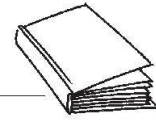
**LUKAS GSCHWEND**  
**ZUR GESCHICHTE DER LEHRE VON DER ZURECHNUNGSFÄHIGKEIT**  
 EIN BEITRAG INSBESONDERE ZUR REGELUNG IM SCHWEIZERISCHEN STRAFRECHT

SCHULTHESS, ZÜRICH 1996, 645 S., FR. 78.–

Die Geschichte des Strafrechts und der Strafjustiz ist ein Stiefkind der Schweizer Historiographie. Die meines Wissens einzige greifbare Überblicksdarstellung, jene von Heinrich Pfenninger, erschien vor über 100 Jahren. Die Geschichte des

stand rechtshistorischer Untersuchungen. Dies ist eigentlich erstaunlich. Stellen doch Strafrecht und Strafjustiz privilegierte Felder zur Definition und Implementierung von gesellschaftlichen Norm- und Ordnungsvorstellungen dar, deren Wirkungsmacht weit über die effektiv strafrechtlich erfassten Personengruppen hinaus reicht. Ernsthafte Anstrengungen zur Vereinheitlichung der kantonalen Strafrechte wurden in der Schweiz – sieht man vom Experiment der Helvetik ab – seit den 1880er Jahren unternommen. Es sollte hingegen noch über ein halbes Jahrhundert vergehen, bis 1942 das schweizerische Strafgesetzbuch in Kraft treten konnte. Dieser langwierige Prozess vollzog sich vor dem Hintergrund einer doppelten Konstellation. Insofern, als damit eine massive Kompetenzverschiebung von den Kantonen zum Bund verbunden war, folgte die Strafrechtsdiskussion einerseits der politischen Debatte um die Ausgestaltung des Bundesstaates. Andererseits stand sie in ihrer Anfangsphase ganz im Zeichen des sogenannten Schulenstreits innerhalb der Strafrechtswissenschaft, welcher sich im Anschluss an die Theorien der italienischen Kriminalanthropologen entzündet hatte. Dabei standen sich zwei alternative Strategien zur Bewältigung von Kriminalität gegenüber: forderten die Anhänger der «neuen Richtung» eine teilweise Medikalisierung des Strafrechts, so beharrten traditionell eingestellte Juristen auf dem retributiven Charakter der Strafe. Dies ist grob der thematische Hintergrund der beiden hier vorzustellenden rechtshistorischen Dissertationen. Beide Arbeiten liefern im Rahmen ihrer jeweiligen Erkenntnisinteressen wichtige Beiträge zur Analyse der um 1900 virulenten Tendenz zu einer teilweisen Medikalisierung des Strafrechts – ein Themenkomplex, der für die aktuelle historische Debatte über die Rolle der Humanwissenschaften bei der Entwick-





lung von Sozialtechnologien wie Fürsorge, Eugenik oder Strafrecht von zentraler Bedeutung sein dürfte.

Die Arbeit von Stefan Holenstein über den in Zürich tätigen Strafrechtler Emil Zürcher (1850–1926) folgt in einer durchaus gewinnbringenden Weise dem biographischen Impetus, Person, Werk und Epoche miteinander zu verknüpfen. Zürcher dürfte bis 1918 neben Carl Stooss, dem Verfasser des ersten Strafgesetzentwurfs von 1893, der eifrigste und einflussreichste Verfechter der Strafrechtseinheit gewesen sein. Weitaus stärker als Stooss machte er sich dagegen die Standpunkte des strafrechtlichen Reformdiskurses zu eigen. Die Voraussetzung zu Zürchers Engagement lag in einer geradezu beispielhaften Männerkarriere eines Aufsteigers aus dem mittleren Bürgertum. Nach seinem Rechtsstudium unter die Fittiche des späteren Bundesrats Ludwig Forrer genommen, liess sich Zürcher 1880 ans Zürcher Obergericht wählen. Zehn Jahre später erfolgte seine Wahl als Ordinarius für Strafrecht und Zivilprozessrecht an die Universität Zürich. Als politisch engagierter Zeitgenosse wirkte Zürcher zwischen 1883 und 1912 als Vertreter des demokratischen Flügels des Freisinns im Zürcher Kantonsrat. Seit 1899 sass er zudem im Nationalrat, bis ihn 1919 die Einführung des Proporz zur Aufgabe des Amtes zwang. Daneben kam Zürcher als Regimentskommandant auch zu militärischen Ehren.

Der umfangreiche Briefwechsel Zürchers dient Holenstein als Hauptquelle für das Nachzeichnen von Lebenslauf, beruflichen und politischen Tätigkeitsfeldern. Eine besondere Rolle kommt dabei Zürchers Korrespondenz mit seinem Jugend- und Studienfreund Eugen Huber zu. Über weite Strecken liest sich die Arbeit als eine eigentliche Parallelbiographie der beiden für die Vereinheitlichung von Zivil- und Strafrecht bedeutenden Juri-

sten. Als in vielerlei Hinsicht aufschlussreich erweisen sich auch einige Briefe zwischen Zürcher und Stooss. Das Nachzeichnen dieser Kommunikationsnetze zwischen den Juristenkollegen macht deutlich, wie das Herausbilden einer rechtswissenschaftlichen *scientific community* von persönlichen Freundschaften, Rivalitäten (insbesondere im Zusammenhang mit der Frage nach der Priorität von Straf- oder Zivilrecht) und individuellen Karrieremustern bestimmt wurde. So erscheint Huber als ein überaus geschickter Stratege, der mit der Verwirklichung des Zivilgesetzbuchs gezielt seine eigene berufliche Karriere zu verbinden wusste und auch nicht davor zurückschreckte, mit raffinierten Manövern die Priorität des Zivilrechts vor dem Strafrecht durchzusetzen – auch dann, wenn sein Freund Zürcher dabei das Nachsehen hatte.

Bereits zu Beginn der 1880er Jahre trat Zürcher für die Vereinheitlichung des Strafrechts ein. Als einziges Mitglied wirkte er zwischen 1893 und 1916 in allen Expertenkommissionen mit. Zudem benutzte er sein Nationalratsmandat zur Förderung der Vereinheitlichung des Strafrechts, die er parallel und nicht nach derjenigen des Zivilrechts verwirklicht haben wollte. 1918 verfasste er die bundesrätliche Botschaft zur Einführung des schweizerischen Strafgesetzbuches. Mit den Psychiatern Auguste Forel und Eugen Bleuler war Zürcher ein überzeugter Anhänger der kriminalanthropologischen Theorien, zu denen er sich bereits 1890 in seiner Antrittsvorlesung bekannte. Anhand zweier unveröffentlichter Vorlesungsmanuskripte rekonstruiert Holenstein detailliert Zürchers Rezeption von Lombrosos Theorie des «geborenen Verbrechers». Zürcher forderte eine konsequente Umgestaltung des Strafrechts zu einem Massnahmenrecht der «sozialen Verteidigung», das sich nicht mehr an der Schuld, sondern an der «Gefährlichkeit»

eines Straftäters orientierte. Er sah in einer teilweisen Medikalisierung der Kriminalität einen Weg zur Modernisierung der Gesellschaft, deren Organisation auf den Erkenntnissen der Humanwissenschaften beruhen sollte. Noch 1921 engagierte er sich in der Kommission zur Bekämpfung des Geburtenrückgangs in der Schweiz, die eine eugenische Indikation zum Schwangerschaftsabbruch forderte. Zürcher vermochte aber durchaus seine persönliche wissenschaftliche Überzeugung den praktischen Anforderungen, wie sie die Ausarbeitung eines mehrheitsfähigen Strafgesetzbuches verlangte, unterzuordnen. Er kann wie Forel als typischer Vertreter jener politisch tendenziell links stehenden Kreise gelten, die um 1900 eine medizinische Bewältigung sozialer Probleme anvisierten. Als konsequent erscheint dann in dieser Hinsicht die Tatsache, dass in der Strafrechtsdebatte Vorschläge für eine gemässigte Verwirklichung eines Massnahmenrechts und die Ausweitung der medizinischen Definitionsmacht gerade von konservativer Seite unter Druck gerieten.

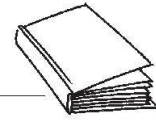
Zu einer Kardinalfrage innerhalb der Debatte um eine teilweise Medikalisierung des Strafrechts entwickelte sich die Definition der Zurechnungsfähigkeit. Auf diesen Aspekt geht ausführlich die Dissertation von Lukas Gschwend ein, der versucht die Entwicklung der «Lehre von der Zurechnungsfähigkeit» von ihren Anfängen bis ins 20. Jahrhundert nachzuzeichnen. Im Zentrum steht auch hier die Strafrechtsdiskussion in der Schweiz nach 1893. Eingehend beschreibt Gschwend die Auseinandersetzungen um die Definition der Zurechnungsfähigkeit in den verschiedenen Vorentwürfen. Eine zentrale Rolle bei diesem Definitionsprozess spielte der «Verein der Schweizer Irrenärzte». Nachdem der Vorentwurf von 1893 eine rein biologische Definition der

derjenige von 1903 eine allgemeinspsychologische Umschreibung vor. Unter dem Druck der Psychiater kam 1908 wiederum eine biologische Definition zustande, die ihrerseits auf den Widerstand traditionell eingestellter Juristen stiess. 1912 fand man sich schliesslich in einem Kompromiss, der mit einer gemischten Definition den Bedürfnissen und Befürchtungen beider Seiten Rechnung trug.

Die Arbeit von Gschwend, so sehr sie wichtige Erkenntnisse zur Debatte um die Zurechnungsfähigkeit und zum Aufkommen einer gerichtlichen Psychiatrie in der Schweiz liefert, präsentiert sich leider nicht immer leserfreundlich. Die zu grosse zeitliche und thematische Spannweite geht vielerorts zu Lasten einer klaren Struktur des Aufbaus und der Entwicklung einer analytischen Perspektive. Dies wird besonders bei der Darlegung der Rolle der Psychiater innerhalb der Strafrechtsdebatte deutlich. Deren Forderungen werden öfters unreflektiert mit Fortschrittlichkeit an sich identifiziert (so wird etwa in einer Fussnote Forel als «genialer Seelenarzt» gefeiert). Unterschlagen wird dadurch der ambivalente Charakter einer psychiatrischen Intervention im Bereich der Strafjustiz.

In abgeschwächter Form trifft diese Kritik auch auf die Arbeit von Holenstein zu. Nur wird dort das Fehlen eines analytischen Zugangs weitgehend durch die Stringenz der biographischen Rekonstruktion verdeckt. Sowohl das strafrechtliche Engagement Zürchers, als auch die psychiatrischen Postulate zur Definition der Zurechnungsfähigkeit waren Teile derselben Strategie zur Medikalisierung von Kriminalität und sozialer Devianz. Beide antworteten auf ein Legitimationsdefizit des traditionellen Strafrechts. Indem die beiden Autoren diesen für die schweizerische Strafrechtsreform zentralen Zusammenhang hinter Zürchers «Verdienste





um die Entwicklung des schweizerischen Strafrechts» oder der «fruchtbaren interdisziplinären Zusammenarbeit zwischen Strafrecht und Psychiatrie» zum Verschwinden bringen, blenden sie die sich aufdrängenden Fragen nach der Begründung und Wirkung von sozialer Definitionsmacht von Strafjustiz und Psychiatrie aus. Gerade die Diskussionen um eine teilweise Umgestaltung des Strafrechts zu einem medikalisierten Massnahmenrecht machen aber die Ambivalenz einer solchen «Verwissenschaftlichung des Sozialen» sichtbar. Der erhofften effizienten Bekämpfung der Kriminalität und der in Aussicht gestellten therapeutischen Reintegration straffällig gewordener Menschen stand die Reduktion von normabweichendem Verhalten auf eine «minderwertige» biologische Konstitution des Täter-Individuums durch medizinische Experten entgegen. Die beiden besprochenen Arbeiten liefern zur historischen Erfassung der hier nur kurz skizzierten Problematik zwar wertvolles Material; sie machen aber zugleich auf die Notwendigkeit methodisch versierter analytischer Zugänge in einem Bereich aufmerksam, dessen Brisanz von FachhistorikerInnen bis anhin nur unzureichend erkannt worden ist.

*Urs Germann (Bern)*

**ARCHIVES DE JULES HUMBERT-DROZ (TOME V)  
SOUS L'ŒIL DE MOSCOU  
LE PARTI COMMUNISTE SUISSE ET  
L'INTERNATIONALE 1931–1943  
SOUS LA DIR. D'ANDRÉ LASSERRE,  
ÉDITÉ PAR BRIGITTE STUDER  
CHRONOS, ZÜRICH 1996, 909 P., FS 168.–**

Jules Humbert-Droz (1891–1971) avait réussi à conserver d'abondantes archives relatives à ses activités au sein du mou-

vement communiste, où il exerça de hautes responsabilités au sein de l'Internationale. Répondant à la demande de certains historiens, il avait tout d'abord accepté d'en donner des microfilms partiels à diverses institutions et avait entrepris lui-même quelques études historiques ainsi que la publication de ses mémoires. Avant sa mort, il avait commencé à remettre ses papiers à La Bibliothèque de la Ville de sa cité natale, La Chaux-de-Fonds, dépôt achevé par les soins de sa veuve. En 1964, Annie Kriegel avait, pour le deuxième volume de la collection «Archives», procédé à un montage de documents et d'extraits des papiers de l'ancien secrétaire de l'Internationale communiste, avec la collaboration de celui-ci, autour de la bolchévisation du Parti communiste de France (1922–1924). En 1966, Humbert-Droz lui-même écrivait une préface pour les trois volumes de ses documents que devait publier l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam et qui paraîtront, à une cadence très lente, de 1970 à 1988. Cette série couvre la période 1919–1932 et s'achève par l'élimination d'Humbert-Droz de toute fonction dans l'Internationale et son retour en Suisse, à la tête du PCS.

L'Institut d'Amsterdam n'envisageant pas de poursuivre l'édition des «Archives de Jules Humbert-Droz», l'ancien directeur de la Bibliothèque de la Ville, M. Fernand Donzé, demanda, vers 1985, au professeur André Lasserre de se charger de deux autres volumes: un tome 4, intitulé *De l'engagement pour l'Internationale communiste à la représentation au nom du communisme*, qui n'a pas encore paru, et un cinquième, objet de ce compte rendu, dont l'élaboration et la publication ont été «généreusement» financées par le Fonds national suisse pour la recherche scientifique. Ainsi s'explique cette petite ironie de l'histoire qui associe le nom de l'ancien président du Parti

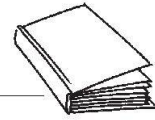
libéral lausannois qui, jusqu'alors, ne s'était pas occupé de la troisième Internationale, et celui d'un ancien secrétaire de celle-ci. Engagée pour ce travail, Brigitte Studer en a profité pour rédiger une imposante thèse de plus de 800 pages sur le Parti communiste suisse de 1931 à 1939, parue en 1994 (cf. *traverse* 1995/3, 140–142). *Sous l'œil de Moscou* se présente sous le même aspect que les volumes d'Amsterdam et continue même leur numérotation des documents. Toutefois, disons-le tout de suite, la matière est beaucoup moins riche, car le petit Parti communiste suisse, déjà étudié dans tous ses détails par B. Studer, n'offre pas le même intérêt que les débats internationaux des années 1920. A partir de 1931, dans la mesure où ils se poursuivent, Humbert-Droz n'est plus en leur centre, même s'il conserve de nombreux contacts au sein des partis frères. Les pièces de ce recueil pourraient se diviser en deux catégories: les résolutions, décisions, projets, plans de travail bilans et rapports du PCS d'une part; la correspondance entre Humbert-Droz ou le Secrétariat et divers militants de l'autre. La première se caractérise par un extraordinaire verbiage révolutionnaire, comme si ce petit parti à l'influence des plus réduites avait voulu compenser sa faiblesse en singeant ce que faisaient les autres. Tel ce «Projet sur le parlementarisme révolutionnaire» de quatre pages, à l'intention des deux (!) conseillers nationaux communistes (1931), ou ce projet de réorganisation du Parti à Genève (1935), en sept pages, alors qu'il n'y comptait guère plus de quelques dizaines de militants (220 cotisants en 1936). Les dirigeants consacraient une large part de leur activité à la production de ces textes, que seule une petite minorité lisait, mais dont le langage codé dissimulait d'après luttes pour le pouvoir. D'où la nécessité, pour les historiens, de se plonger dans cette indigeste littérature. Remarquons

que le titre, quelque peu racoleur, et le sous-titre du volume ne correspondent pas à son contenu: seuls quelques documents se rapportent aux relations proprement dites avec l'Internationale, tout le reste concerne exclusivement le PCS, section fidèle et disciplinée de celle-ci, bien sûr.

La seconde catégorie, celle des lettres de militants et de dirigeants, moins abondante, est souvent bien plus intéressante et variée. Quelques phrases brèves, écrites au fil de la plume, en disent parfois plus long que des pages entières de rapports ou de résolutions. D'ailleurs, en 1942 et 1943, la différence entre les deux catégories s'estompe, Humbert-Droz, supplanté par Hofmaier, recourant de plus en plus à la lettre pour se défendre et faire connaître ses positions. Relevons à ce propos que la période 1939–1943 est la moins bien documentée, dans les archives de Humbert-Droz, et que, comme le relève l'éditrice, de nombreuses «zones d'ombre» entourent les circonstances de sa mise à l'écart puis de son exclusion. La répression des polices suisses, l'emprisonnement d'Humbert-Droz, la disparition des principaux témoins, l'impossibilité d'avoir accès aux pièces de la surveillance policière et des procédures pénales expliquent la persistance de nombreuses «taches blanches».

Une introduction succincte et dense, une annotation abondante (plus de 200 pages), des tableaux des organes dirigeants du PCS, des index constituent un appareil critique remarquable par son ampleur. On se demandera toutefois si les notes sont toujours judicieusement rédigées: le moindre personnage a droit à une biographie complète qui n'est pas du tout nécessaire à la lecture du document et qui n'est, trop souvent, que la reproduction de celle que l'on pouvait lire dans la thèse de l'éditrice. En revanche, des points qui, généralement, touchent à des domaines





autres que le PCS demeurent sans explications. L'informatique est une bonne chose, mais à condition de résister à la tentation de déverser ses fichiers sans examen critique dans l'annotation. Il s'agit d'une simple question de bon sens: se mettre à la place du lecteur, tenter de prévoir les questions qu'il se posera et essayer de lui fournir quelques éléments de réponse. Pourquoi publier les comptes de l'organe communiste romand pour 1930–1931 avec les recettes globales des abonnements et de la vente au numéro sans indiquer en note les prix de ceux-ci, ce qui permettrait au lecteur de se faire une idée de la diffusion du journal? La liste des journaux et périodiques communistes suisses de 1930 à 1943/44, comportant même les petits bulletins ronéotés des cellules d'entreprise, constitue certes un instrument de travail intéressant, mais sa place aurait été dans la thèse de l'éditrice et non dans ce volume.

Pour terminer, on peut se demander si la conception même de ce livre se justifiait, vu son coût pour le FNRS. N'aurait-il pas fallu rompre avec la formule des volumes édités par Amsterdam, conçue à une époque bien différente, où ni les archives des PC ni celles de l'IC n'étaient accessibles, et préparer un recueil plus modeste sur Humbert-Droz et le PCS, qui aurait permis peut-être d'y intégrer des documents provenant de Moscou et de renoncer à d'autres dont l'essentiel avait déjà été publié par Humbert-Droz dans ses *Mémoires*?

*Marc Vuilleumier (Genève)*

**JEROME MEIZOZ**  
**RAMUZ, UN PASSAGER**  
**CLANDESTIN DES LETTRES**  
**FRANÇAISES**

EDITIONS ZOE, GENEVE 1997, FS 35.–

La lecture de Ramuz que propose ce livre tranche avec celle de la critique littéraire traditionnelle. Dans le sillage d'une approche sociologique de la littérature qu'on voit fleurir depuis peu dans la critique romande, Jérôme Meizoz tente de reconstruire le contexte historique de la production de l'écrivain, et de rattacher ses choix littéraires à des enjeux débordant le strict domaine esthétique. Le projet, inspiré de la sociologie de Bourdieu, en adopte les aspirations: il s'agit de trouver une explication cohérente des préférences formelles d'un écrivain, qui puisse être exprimée en termes de «champs», de quête de légitimité et d'héritages obligés. Bref, comme le sociologue français l'avait tenté dans le cas de Flaubert, liant le style indirect libre à un «double refus» esthétique sous lequel on pouvait voir un rapport angoissé à son origine sociale, c'est à l'élaboration d'une «formule» ramuzienne que s'essaie Meizoz.

Le livre est composé de trois parties. La première s'interroge sur ce qu'on pourrait appeler l'identité littéraire de Ramuz: à quelle «construction de soi» répond son œuvre? La seconde analyse les lectures contemporaines auxquelles a donné lieu cette identification. La dernière revient sur la postérité de Ramuz, et avance une interprétation de la «clandestinité», pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage, de l'écrivain suisse dans l'histoire littéraire française.

La poétique de Ramuz est indissociable de ce qu'il nommait le «Pays de Vaud», et de cette «langue-geste» qu'il voulait au plus proche de l'expérience des paysans. Une «sociologie de l'écriture

ramuzienne» doit précisément se demander pourquoi, dans le cas d'un écrivain suisse ayant longtemps séjourné à Paris au début du siècle, son projet littéraire prit cette forme-là plutôt qu'une autre.

Pour rendre compte, chez Ramuz, d'un désir d'authenticité paysanne, Meizoz recourt au rapport que l'écrivain entretenait avec son père épicier: ayant senti peser sur lui l'«anxiété sociale» petite-bourgeoise qui lui enjoignait d'embrasser une carrière rentable, Ramuz, tout en ne renonçant pas au métier d'homme de lettres, aurait justifié son choix en le présentant comme un retour aux origines paysannes de sa famille et, plus largement, de l'ensemble du «Pays de Vaud». C'était atténuer l'angoisse héritée de sa «classe réelle» en se réclamant d'une «condition fantasmée».

Meizoz qualifie cette identification de l'écrivain au monde paysan de «nécessaire artifice», de «déli», de «refoulement», dans la mesure où «le monde rural n'est pas celui qui lui lègue son lot de déterminations».

Ce sociologisme oublie qu'entre une telle posture d'écrivain, qui consiste à se poser en humble porte-parole d'une communauté reconstruite, et la reproduction sociale, il y a de nombreux niveaux d'explication intermédiaires, dont l'examen suppose, précisément, de ne pas vouloir à tout prix déduire des choix artistiques spécifiques de certaines «lois» sociologiques fondamentales. Le risque est grand, en les dénigrant comme autant de «refoulements» ou d'«artifices», sans autre explication, de s'épargner l'analyse de tels écarts à la prévision sociologique.

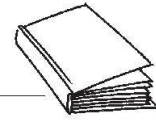
L'autobiographie de Ramuz, intitulée *La découverte du monde*, suggère quelques pistes explicatives qui, pour n'être pas exprimables en termes de légitimation ou de champ, ne se prêtent pas moins à une interprétation sociologique *décalée*.

reprises, et le plus souvent avec sa mère, Ramuz enfant ait passé ses étés à la campagne? Ce type de vacances, fréquent pour des petits-bourgeois de bourgade, n'incite-t-il pas à voir dans la «condition fantasmée» les traces d'une expérience qui aurait pu marquer l'écrivain dans sa jeunesse, et aurait été d'autant plus frappante qu'elle était vécue aux côtés de sa mère et loin d'un père travailleur et quelque peu craint?

A ces origines proclamées, s'ajoute la mise en scène d'un lieu qui parcourt toute l'œuvre de Ramuz: le «Pays de Vaud». La reconnaissance des écrivains de province, et a fortiori des francophones étrangers, nous dit Meizoz, passait à l'époque par l'écriture de romans régionalistes, et sa démonstration est assez convaincante lorsqu'il rapporte le genre privilégié par Ramuz, une sorte de roman poétique rural, à l'état du «champ littéraire» de l'époque, qui voyait la poésie tenir le haut du pavé: le passage obligé, pour ainsi dire, par le roman régionaliste ne réalisait pas les ambitions du jeune écrivain, qui aspirait à une reconnaissance esthétique, c'est-à-dire exempte de toute curiosité pour un exotisme provincial. A ces déterminations sociales, Meizoz ajoute des raisons idéologiques (suspicion à l'égard de la réalité nationale de la Suisse et croyance en des entités géographiques plus restreintes) et intellectuelles (lecture de Taine).

Ramuz s'est donc proclamé le porte-parole du «Pays de Vaud». Cette ambition littéraire, comme le montre Meizoz dans la deuxième partie, reçut, en France, un accueil très enthousiaste de la part d'écrivains de tous bords politiques. C'est que son œuvre visait à parler au nom d'une communauté, et qu'elle rejoignait par là autant les aspirations des régionalistes en quête nostalgique de terroir que celles des communistes désireux de laisser la parole au peuple.





Son style gênait néanmoins les littéraires traditionalistes. Et si Meizoz analyse bien les «enjeux sociaux» du style de Ramuz, sur l'exemple de l'introduction de la langue orale-populaire dans ses romans, il ne distingue pas assez les réactions des journalistes et des écrivains, si bien que le tableau de la «constitution collective de la réputation» de l'écrivain brouille un peu la dichotomie, si essentielle dans la sociologie de Bourdieu, entre reconnaissance par les pairs et succès public.

C'est enfin la postérité de Ramuz qui est discutée. Pourquoi cet écrivain qui fit autant de bruits dans les milieux littéraires français de l'entre-deux-guerres, et fut salué par Claudel, Céline, ou Barbusse, est-il rangé parmi les régionalistes, et fait donc aujourd'hui, en France, figure de curiosité historique plus que de grand auteur? Meizoz y voit à l'œuvre cet «effet de capitale» culturelle qui incita fortement Ramuz à s'inscrire dans une thématique de type régionaliste, et qui selon lui se prolonge jusqu'à présent sous la forme d'une indifférence aimable à l'égard des productions de «provinciaux». Ce sont peut-être ces conditions historiques d'écriture liées à une volonté socialement héritée de justifier rétrospectivement sa «vocation» par une reconnaissance unanime qui composent la «formule» sociologique de Ramuz.

La richesse de ce livre tient aux emprunts à la sociologie et à un souci de tendre à la critique littéraire. Meizoz manie très agréablement les outils d'interprétation sociologique forgés par Bourdieu, qu'il allège un peu de leur jargon habituel. On regrettera toutefois qu'une volonté excessive de légitimer son propos l'incite à reprendre parfois, dans des paragraphes laborieux et peu dignes de l'ensemble, les justifications que l'école de Bourdieu donne elle-même de son travail, de même qu'elle le pousse à

suggérer trop souvent des pistes de recherche que l'investigation ne suit pas. Ces parenthèses peu pertinentes dans un développement suffisamment riche pour nécessiter toute l'attention du lecteur gagneraient à être émondées, à l'exemple de ces attaques répétées contre la psychanalyse qui étonnent d'autant plus qu'on nous parle sans cesse d'«anxiété», de «rachat», de «déli» et de «refoulement».

*Jérôme David (Lausanne)*

**KURT IMHOF, HEINZ KLEGER,  
GAETANO ROMANO (HG.)  
KONKORDANZ UND  
KALTER KRIEG  
ANALYSE VON MEDIENEREIGNISSEN  
IN DER SCHWEIZ DER ZWISCHEN-  
UND NACHKRIEGSZEIT**

SEISMO, ZÜRICH 1996, 293 S., FR. 42.–

Seit dem Erscheinen der letzten am Historismus orientierten Dissertationen mit dem Untertitel «im Spiegel von» und dem Aufstieg des gesellschaftsgeschichtlichen Ansatzes in den 1970er Jahren sind historische Untersuchungen, welche als Quelle lediglich Zeitungen benutzen, aus der Mode geraten. Sozial- und wirtschaftsgeschichtliche Strukturen und Prozesse waren mit Zeitungen nicht in den Griff zu bekommen sowenig wie die soziale Situation von Männern und Frauen, die im Produktions- und Reproduktionsprozess standen. Methodisch-theoretisch kontrollierte Auswertung von ungedruckten Archivquellen galt als Schlüssel originärer historischer Forschung. So reibt man sich vorerst die Augen, wenn Zeitungen als alleinige Quelle zur Untersuchung der gesellschaftlichen Entwicklung einer ganzen Nation verwendet werden.

Das hier zu besprechende Buch zeigt jedoch, dass mit der umfassenden und nicht nur exemplarischen thematischen

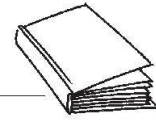
Erfassung von Zeitungsartikeln neue Dimensionen der primär parteipolitisch gebundenen Selbstdarstellung gewonnen werden können. Es handelt sich um den zweiten Teil der Auswertung des Forschungsprojektes «Krise und sozialer Wandel. Analyse von Medienereignissen in der Schweiz von 1910–1994». Ein erster Band (1910–1940) ist bereits erschienen, ein Dritter steht vor der Auslieferung. In vier Aufsätzen werden im zweiten Band die in Zehnerranglisten gruppierten «Medienereignisse» der Jahre 1930 bis 1960 untersucht. Die drei Autoren gehen dabei grundsätzlich verschieden vor: Während Oliver Zimmer in seinem Aufsatz zur «Volksgemeinschafts»-Semantik der 1930er Jahre die Medienereignisse mit zwei Erneuerungsbewegungen (Gruppierungen um die Zeitung *Nation* und die Bewegung *Neue Schweiz* in Bezug setzt und Heinz Kleger seine Untersuchungen auf die nationalen Wahlen der Jahre 1943 bis 1955 konzentriert, versucht Kurt Imhof in seinen beiden Beiträgen (Das kurze Leben der geistigen Landesverteidigung in den 1930 Jahren und die Wiedergeburt der geistigen Landesverteidigung in den 1950er Jahren) eine neue Sichtweise des «historischen Prozesses» in der Schweiz zu konstruieren.

Während die beiden Beiträge von Zimmer und Kleger zeigen, wie fruchtbar die Analyse von Zeitungsartikeln in Verbindung mit der Untersuchung von Akteuren (Bewegungen) und Ereignissen (Wahlkampf) sein können, sind die Resultate, das Vorgehen und die Lesbarkeit der beiden Studien von Kurt Imhof abweichend zu bewerten. In geraffter Weise lässt sich das Resultat der beiden Studien so zusammenfassen: In der Beurteilung der wirtschaftlichen und aussenpolitischen Krisenlagen zwischen 1930 und 1950 sei weder die «linke» noch die «rechte» Brandmarkung der «Verräter», welche Anpassung anstatt Widerstand

betrieben, zutreffend, sondern eine anti-totalitäre, semantisch von geistiger Landesverteidigung getragene Konkordanz zwischen Links und Rechts. Diese Konkordanz breche jedoch bereits kurz nach Ausbruch des Krieges ein: Die Sozialdemokratie mache sich bereits während des Krieges auf, eine «neue», antikapitalistische Nachkriegsschweiz zu denken und nach dem Krieg unter Lobpreisung der Sowjetunion in die Tat umzusetzen. Den bürgerlichen Parteien gelinge es aber nach Ausbruch des Kalten Krieges, die Sozialdemokratische Partei der Schweiz mit einer plagiatären Neuauflage der geistigen Landesverteidigung endgültig vom Weg systemsprengender Politik abzubringen und die Partei der Arbeit, welche als einzige die Erlösung vom Kapitalismus auf die Fahnen geschrieben hatte, als fünfte Kolonne des Weltkommunismus zum gemeinsamen Feind zu machen. In diesem Zusammenhang gelingt es Imhof mit hoher Präzision «Richtungswechsel» in der politischen Sprache der Zeitungen aufzuzeigen; etwa der *Berner Tagwacht*, die auf dem Hintergrund des Programms einer sozialistischen neuen Schweiz in ihren Artikeln einen dritten Weg zwischen Kapitalismus und Kommunismus vertrat, dann aber unter dem Druck der Bedrohungswahrnehmung des «kalt» geführten Krieges zwischen den beiden Grossmächten die Propagierung eines «dritten Weges» aufgab.

Imhof strebt jedoch mit seiner Auswertung weit ambitioniertere Ziele an, als die Periodisierung parteipolitischer Diskurse. Die schweizerische «Gesellschaft» soll «über ihre Kommunikation» in den zu Leitmedien erklärten Zeitungen *Neue Zürcher Zeitung*, *Tages-Anzeiger*, *Berner Tagwacht* und *Vaterland* erfasst werden, indem die «zentralen Kommunikationsverdichtungen bezüglich derjenigen Vorgänge in der Welt, die im Zentrum der politischen Aufmerksamkeit standen»,





erschlossen werden. Um dieses Ziel zu erreichen, sieht sich Imhof genötigt, neben kommunikationstheoretischen Ansätzen auch handlungs-, struktur- und systemtheoretische Ansätze aufzubieten und in die Analyse einfließen zu lassen. Die Anwendung dieser Theoriesprachen verhindert jedoch, komplexe Ereignisabläufe differenziert zu erfassen und die handelnden Subjekte in den Entscheidungssituationen entsprechend ihrem Handlungsspielraum adäquat darzustellen. Das Missverhältnis von Quellenbasis und Theoriesprache führt zur Verwischung der Identität der am Diskurs und den Entscheidungen beteiligten Subjekte. Quellenkritik ist bei dieser Art Historiographie nicht mehr notwendig und wird auch an keiner Stelle durchgeführt. Wann eine Zeitung als Leitmedium zu qualifizieren ist und weshalb nur die Deutschschweiz über Leitmedien verfügen soll, bleibt ebenfalls unklar. Die in den Zeitungsartikeln zum Ausdruck kommenden Weltanschauungen und Macken der Zeitungsredaktoren werden bald als Haltung der Zeitung, bald als Doktrin der mit der Zeitung verbundenen Partei und verdichtet als Haltung «der Schweiz» dargestellt. Einzig Karl Wick, der in der Wolle der katholischen Theologie und Philosophie gefärbte Redaktor des *Vaterlands*, tritt in Abweichung des Analyseschemas als Subjekt bzw. Autor auf. Der Einbezug der Redaktionsarchive und der Nachlässe der Redaktoren hätte sich sehr gelohnt, so gut wie die Konsultation der Parteiarchive. Der/die LeserIn ist mit einer Art halbiertem Neohistorismus und -idealismus konfrontiert: ein sich fortentwickelnder handlungsleitender Geist, der in den Zeitungsredaktionen bzw. Parteizentralen formuliert wurde, scheint die SchweizerInnen zu beherrschen. Am besten zeigt sich die Nähe zum Idealismus an Imhofs Begriff der Geistigen Landesverteidigung. Wie die hegelianisch

inspirierten Staats- und Militärdenker des 19. Jahrhunderts ordnet er die militärische und wirtschaftliche Landesverteidigung der geistigen Landesverteidigung unter und erhebt sie zum bestimmenden Moment der schweizerischen Politik der Zwischen- und Nachkriegszeit. Die Verwendung des Labels «geistige Landesverteidigung» sowohl als Epochenbegriff wie als Kennzeichnung des politischen Diskurses hilft zwar die Geneigtheit «kritischer Leser» abzuholen, scheint mir jedoch für die Benennung des Diskurses der schweizerischen Konkordanzpolitik der Zwischen- und Nachkriegszeit nicht adäquat zu sein. Der Vorrat an populären und gelehrten Vorstellungen zur schweizerischen Nation und zum schweizerischen Staat, der mobilisiert werden konnte, ging weit über die vielfach belächelte Medienarbeit der zivilen und militärischen Stellen der geistigen Landesverteidigung hinaus.

Die in diesem Band versammelten Beiträge lesen sich nicht gerade leicht, was von Texten, welche wissenschaftliche Forschungsergebnisse präsentieren, auch nicht zu erwarten ist. Die Leserschaft, insbesondere die fachwissenschaftliche, sollte sich jedoch weder vom verwendeten Jargon (Relevanzstrukturanalytik, Fokussierungsintensität, Intersubjektivierungsprozess, Kommunikationsregime, Kontingenzspielraum, Differenzsemantik, systematische Vermessung usw.) blaffen lassen, noch von den vielfach unnötigen Verweisen auf die übrigen Publikationen der Autoren. Man sollte die Resultate der Medienanalyse als das lesen, was sie sind: als Analyse der vollständig erhobenen Texte von vier Deutschschweizer Zeitungen in der Zwischen- und Nachkriegszeit, und sie darauf mit der zu einem guten Teil noch zu leistenden Sozialgeschichte der schweizerischen Politik dieser Zeit in Bezug setzen. Dann werden die Analysen der vier Zeitungen neben dem am Sozio-

logischen Institut der Universität Zürich (Fachbereich Öffentlichkeitssoziologie und -geschichte) benutzbaren Korpus an Zeitungsartikeln und *Abstracts* zu einzelnen Medienereignissen zu einem wertvol-

len Element der wissenschaftlichen Erforschung der schweizerischen Gesellschaft werden.

*Rudolf Jaun (Zürich)*